Bertrand Louart

L'ennemi, c'est l'homme

Août 1993

Du même auteur :

Les êtres vivants ne sont pas des machines,
La Lenteur, février 2023.

Réappropriation, jalons pour sortir de l'impasse industrielle,
La Lenteur, mai 2022.

Et bien d'autres brochures…

Edition réalisée par :
Bertrand Louart
Radio Zinzine
04 300 Limans

©opyrate : juillet 2023

L'ennemi, c'est l'homme

Tout n'est enfin qu'ordre et harmonie

La dégradation des conditions de la vie est maintenant ressentie dans son unité et son universalité comme la plus grande menace qui pèse actuellement sur la survie de l'humanité. Cette menace constitue aussi le démenti le plus formel de la viabilité d'un système qui prétendait, par la liberté du commerce et le progrès scientifique et technique, assurer l'existence de tous. Aussi, devant les progrès de plus en plus manifestes du désastre, tous les pouvoirs établis ont ressenti ces dernières années l'urgence d'établir un large "consensus".

Le grand show écolo-médiatique du « Sommet de la Terre » à Rio-de-Janeiro en juin 1992 n'avait pas d'autre objectif que de montrer à la face du monde entier que personne n'est finalement mieux placé que les dirigeants et les institutions actuels pour mettre un terme aux nuisances que leur inconscience et leurs intérêts à courte vue ont engendrées. C'était donc par là déjà reconnaître implicitement leur responsabilité dans cette situation.

D'autres, non moins épris de "consensus", souhaitèrent faire plus précisément la part des choses et effacer de l'aveu de cette responsabilité toute possibilité d'en inférer une quelconque culpabilité (air connu). Les signataires de l'Appel de Heidelberg [1] crurent nécessaire de rappeler à « tous les chefs d'État et de gouvernement » alors assemblés que la science, la technologie et l'industrie qui constituent la base du « développement économique et social » dont les bienfaits, comme chacun peut le constater tous les jours, sont universellement partagés, ne sont en définitive, « dans la mesure où ils sont gérés de façon adéquate », aucunement responsables du désastre.

---

[1]. *Le Monde* du 3 Juin 1992.

Ce texte, commandité par les bienveillantes industries chimiques et pharmaceutiques [2], nous dit en somme que toutes les institutions dont ses signataires font partie ou sont les représentants (outre les scientifiques, il a été signé également par des hommes politiques, des écrivains, des artistes et quelques curés) sont sinon parfaites, du moins hors de cause et que ce n'est pas la contestation de ces institutions, « outils indispensables », qui remédiera aux problèmes, mais bien au contraire le renforcement considérable de leur moyens.

Par conséquent, si les nuisances qui affectent le monde créé par l'homme ne trouvent pas leur origine dans les défauts des outils ou des institutions qu'il s'est forgés pour le transformer jusqu'à ce point, c'est qu'elles proviennent bien évidement de l'homme lui-même. En effet, c'est bien l'homme qui est trop sensible aux « arguments pseudo-scientifiques », qui est incapable de fonder son jugement sur des « critères scientifiques », qui appuie ses décisions sur des « données fausses ou inappropriées » et qui enfin se comporte en fonction de « préjugés » et d'« idéologies irrationnelles ». Les hommes doivent admettre que dans « un monde qui ne peut se réformer qu'en se renforçant, […] la cause de leur souffrances est en eux, comme une tare qui les rend inaptes au bonheur » [3]. Heureusement, la Science, telle une divinité tutélaire, est là qui veille avec son Église, composée de scientifiques dont le regard objectif et indépendant sait déjà distinguer et saura bientôt extirper les germes d'irrationalité dans l'âme humaine…

M. Pierre-Gilles de Gennes, prix Nobel de physique en 1991 et signataire de l'Appel de Heidelberg, confirme [4] :

> « Il y a véritablement à notre époque le besoin d'une éducation scientifique de base pour tous les enfants, parce qu'ils vont être appelés à prendre des décisions de société tellement graves que, s'ils les prennent sur les critères actuels de l'opinion, on va au désastre. »

Il faut, en effet, vraiment avoir la tête pleine de « préjugés » et d'une « idéologie irrationnelle » pour ne pas voir que la planète est actuellement menacée par *l'inconscience des générations futures*, et que seule une « éducation scientifique de base », dispensée par la génération de M. de Gennes, qui elle est pleinement consciente de

---

[2]. *Le Monde* du 19 Juin 1992, voir ci-dessous annexe 4 et 6.
[3]. Michel Bounan, *La vie innommable*, éd. Allia 1993.
[4]. *Le Monde* du 29 Décembre 1992.

ses responsabilités comme l'excellence des conditions de la vie qu'elle a réalisé le prouve, permettra de lui inculquer le respect pour l'inestimable héritage de ses aînés.

Bien plus que les quelques étonnantes conclusions énoncés ci-dessus, c'est plutôt le positivisme et le ton tranchant de certitude qui émane de l'Appel de Heidelberg qui ont scandalisé ensuite les médias : que de vilaine manière ces choses-là sont dites ! Les signataires de cet appel ont été victimes de leur zèle en énonçant trop clairement quels étaient les intérêts qu'ils voulaient défendre, à savoir ceux de leurs employeurs, et en travestissant trop grossièrement leurs ennemis réels. Ce n'est pas ainsi que l'on fabrique du "consensus" ! Nombreux sont les commentateurs qui en effet ne s'y sont pas trompés en voyant que cet appel n'était pas dirigé essentiellement contre les écologistes proprement dits – qui ne remettent en question aucunement le progrès scientifique, technique, industriel et économique et aspirent au contraire à en devenir les co-gestionnaires éclairés – mais bien plutôt qu'à travers ces écologistes, il était dirigé contre l'opposition aux nuisances et la suspicion dont la science et l'industrie deviennent chaque jour de plus en plus l'objet chez les populations.

Ce n'est donc pas tant le fond de cet appel qui indigna les médias que sa forme brutale et maladroite qui montrait un peu trop clairement qui défendait quoi derrière la mascarade du « Sommet de la Terre ». Car quant au fond, même sans aller jusqu'à diviniser la Science, tout ce monde-là (industriels, scientifiques, journalistes, écologistes, hommes d'Etat) est bien d'accord pour dire qu'effectivement *l'ennemi, c'est l'homme*.

Selon eux, ce sont ses coupables passions qui sont responsables des désordres actuels, qui le rendent inapte au bonheur que ne cesse pourtant de lui promettre notre société et ses merveilleuses institutions. Tout ne serait qu'ordre et harmonie, s'il n'y avait pas encore et toujours l'homme. L'industrie et l'économie, aidées de la science et de la technique, ont fait de leur mieux pour satisfaire les caprices extravagants des consommateurs. Ce sont eux qui, en usant et abusant de manière « irrationnelle » de ces institutions, ont mis la planète dans cet état. Et maintenant, voilà qu'ils ne veulent plus des déchets qu'ils ont produits !

Cet audacieux renversement de la réalité n'est pas simplement un morceau d'idéologie qui participe au dédouanement et à l'apologie des pouvoirs établis. Le fait de considérer que c'est en l'homme que se trouvent tous les péchés, les vices et les « préjugés irrationnels » qui viennent corrompre le bel ordonnancement de sa propre société n'est évidement pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est la puissance matérielle dont disposent les institutions existantes pour réaliser leurs ambitions : elles mobilisent maintenant la totalité de l'activité sociale sur la totalité de la planète (le marché a mondialement imposé des rapports marchands entre les hommes), c'est-à-dire que tout ce que font les individus est déterminé et participe directement ou indirectement, qu'ils le veuillent ou non, a accroître la puissance et les effets des institutions existantes.

La question que finalement pose l'existence des nuisances dans une telle situation est de savoir qui des hommes ou de leurs institutions et outils doivent être à nouveau transformés et qui doit atteindre une perfection telle qu'il ne pourra plus à l'avenir « se réformer qu'en se renforçant » ; bref, il s'agit encore et toujours de l'éternelle « question sur le changement » qui se pose à nouveau au moment où ceux qui croyaient en avoir fini avec elle s'y attendaient le moins. L'organisation sociale actuelle estime avoir suffisamment prouvé par ses résultats, qu'elle trouve fort bons, sa viabilité et sa quasi-perfection ; il lui manque simplement quelques moyens supplémentaires pour venir à bout de quelques "désagréments résiduels" dont la responsabilité incombe aux faiblesses humaines.

> « Il s'agit précisément, et voilà un heureux hasard, de renforcer les excellentes structures actuelles, d'en approfondir les fondations, d'en étendre les effets. Tous les dangers dénoncés par les médias permettent ainsi de justifier notre organisation sociale, de la rendre nécessaire. La perfection de ce monde est prouvée par les désordres mêmes qui semblaient devoir lui être imputés. » [5]

L'Appel de Heidelberg ne dit pas autre chose. Il ne reste plus qu'à examiner où tout cela nous mène…

---

[5]. Bounan, *op. cit.*

L'apologie de la Technique

Bien évidement – on les aura reconnus – lorsque les scientifiques parlent des hommes, ils parlent d'eux-mêmes et de ce qu'ils sont devenus pour atteindre cette fameuse objectivité scientifique désincarnée qui considère la subjectivité humaine comme un obstacle pour l'acquisition des connaissances. Mais la subjectivité qu'ils ont ainsi refoulé ne manque pas de resurgir involontairement par d'autres côtés : lorsqu'ils parlent des hommes tels que, selon eux, ils sont, ils ne font qu'y projeter leur propre "mauvais côté" refoulé ; lorsqu'ils parlent des hommes tels qu'ils voudraient qu'ils soient, ils y projettent leur prétendu "bon côté" totalement illusoire. Et on voit là que pour eux, la diversité des sensibilités, les différences entre les individus, la variété des opinions ne sont pas une richesse, mais bien un fléau qu'il faut combattre car c'est une source de conflits, de discussions, de remise en question ; bref, une source d'erreurs, de frottements, un obstacle au bon fonctionnement de ce qu'ils conçoivent comme une machine sociale.

On peut avoir l'illustration de ces conceptions dans la revue *Science & Vie*, qui visiblement rassemble les plus purs représentants de cet esprit scientifique borné qui considère la technique comme le *nec plus ultra* des rapports humains. Dans le numéro de septembre 1992 de cette revue on peut lire un article intitulé "La faute à la Science ?" où un signataire de l'Appel de Heidelberg expose les raisons de son adhésion à ce texte. M. Jean-Claude Pecker, astrophysicien, professeur au Collège de France, reconnaît là naïvement avoir vainement « tenté de faire l'amalgame entre [les] attaques concomitantes » lancées contre la Science par « les fous du paranormal, les sectes fleuries du Nouvel Âge, et les écologistes sincères dont font partie de nombreux scientifiques très conscients de la complexité des problèmes posés » et dit ensuite son mot sur les différents problèmes évoqués dans le contexte de l'Appel de Heidelberg.

Depuis la mise au point de la bombe atomique en 1945, encouragée puis une fois construite par eux, combattue par les scientifiques qui avaient participé au Projet Manhattan, on sait que ceux-ci ne sont pas très doués pour les questions d'ordre politique. Depuis, avec la décomposition de l'université, les choses n'ont fait qu'empirer. En effet, rarement on aura pu voir un être se

prétendant doué de raison avoir si peu l'intelligence du monde dans lequel il vit. Rarement on aura pu voir un homme voué à la connaissance être si ignorant des relations vivantes entre les choses dont il parle. Mais enfin, M. J.-C. Pecker est bien un "homme de science", aussi écoutons-le attentivement, puisqu'il est le pur produit de son époque.

S'il est bien obligé de constater qu'une transformation fondamentale s'est opérée au cours de ce siècle, à savoir que « la Science, naguère, fut, pour le public le plus large, l'annonce de l'Âge d'or. Elle est devenue porteuse d'apocalypse », c'est uniquement pour s'effrayer de la réaction du public (gourous New Age et horoscopes) face à une telle évolution plutôt que de la direction que prend sa propre activité. En effet, la Science a trahi les espoirs que les hommes avaient mis en elle, et ce scientifique ne veut pas comprendre comment ni pourquoi. Il ne voit dans les attaques dont fait l'objet la Science que la manifestation de l'irrationalité fondamentale de l'homme, trop enclin à écouter sa subjectivité plutôt que sa raison. Il n'arrive pas à considérer cette fameuse subjectivité humaine elle-même comme un fait objectif et, dans ses différentes manifestations, comme une expression de faits objectifs. Pour lui la subjectivité humaine n'a pas de raison d'être, elle est un simple défaut, une erreur – sans cause ni origine – dans la nature humaine. Mais cette erreur, ce défaut inexplicable lui sert à expliquer toutes les erreurs et tous les défauts des hommes et de leur monde. Si bien que de leur faillite, il parvient à la conclusion que ce sont les hommes qui ont trahi la Science et les institutions qui l'ont mise en œuvre et non l'inverse.

En cela il ne fait qu'appliquer la méthode scientifique qui définit son objectivité contre la subjectivité humaine : l'observateur ou l'expérimentateur scientifique doit rester extérieur aux processus qu'il étudie, il ne doit pas intervenir personnellement dans leur déroulement, ni faire intervenir son jugement personnel dans leur interprétation ; la connaissance scientifique se définit donc comme étant indépendante des intérêts humains dont elle fait littéralement abstraction .

Ilya Prigogine et Isabelle Stengers dans la conclusion de leur ouvrage *La Nouvelle Alliance* (éd. Gallimard, 1979) ne craignent d'ailleurs pas de déclarer :

> « Ainsi la science s'affirme aujourd'hui science humaine , science faite par des hommes pour les hommes. » « … la métamorphose conceptuelle de la science et ses implications, c'est la tentative de parler du monde […] sans mettre au centre de leur système le sujet humain défini par ses catégories intellectuelles, sans soumettre leur propos au critère de ce que peut penser, légitimement, un tel sujet. »

Cette science « faite par des hommes pour des hommes » qui néanmoins ne soumet pas son propos à « ce que peut penser, légitimement, un tel sujet » est bel et bien la version modernisée de la science de la domination qui se met maintenant à l'écoute « poétique » (sic) des intérêts humains… pour s'en émanciper d'autant mieux : ne pouvant plus jouer de mépris, elle doit maintenant être parmi les hommes, en ennemie .

Les scientifiques sont bien incapables de comprendre comment l'activité humaine transforme le monde, car pour eux l'Histoire est le lieu où se déchaîne toute l'irrationalité de l'homme. À plus forte raison, ceux qui ont le plus intériorisé la méthode scientifique en refoulant absolument toute subjectivité, sont incapables de comprendre en quoi la Science, leur activité, en augmentant considérablement les moyens et la puissance de toutes les activités humaines, a notablement contribué à transformer le monde et à en faire ce qu'il est actuellement, et comment tout ce que la méthode scientifique s'est permis de mépriser en théorie est à son tour méprisé en pratique par les applications de la Science avec une force démultipliée par la puissance qui est employée pour les mettre en œuvre.

Mais M. Pecker conclut :

> « Soyons sérieux ! S'il y a des solutions, elles sont dans une attaque rationnelle des problèmes. Maîtrise de la démographie d'abord. Mais aussi solutions techniques aux problèmes de pollution… »

Tout est clair : *l'homme est de trop et les machines ne sont pas assez*. Aussi, la misère générale et les immenses destructions que l'on voit de nos jours, ce ne sont pas la Science ni les "vrais scientifiques" qui ont contribué à les perpétrer :

> « …la catastrophe de Tchernobyl est liée à un manque de compétence et de sens des responsabilités des techniciens locaux : elle met en évidence la stupidité des gens qui croient savoir et qui ne savent pas vraiment ! »

Un autre, certainement plus compétent puisqu'il s'agit de M. Bertrand Goldschmidt « un des "pères" du programme nucléaire français » [6], confirme :

> « Tchernobyl ? Un extraordinaire et exceptionnel accident. On n'est jamais à l'abri de la bêtise humaine. »

Tout est dit : lorsque ça marche, c'est grâce à la Science qui, telle une divinité tutélaire, a instruit les hommes, et lorsque ça ne marche plus, c'est à cause des hommes qui ont voulu n'en faire qu'à leur tête, ces imbéciles ! Et en effet, maintenant plus personne n'est à l'abri de la bêtise des nucléaristes comme M. Goldschmidt.

"L'erreur est humaine" dit le proverbe ; "pour éliminer l'erreur, il suffit donc d'éliminer l'homme" conclut la Science. Mais attention, nous met en garde M. Pecker, pas n'importe quels hommes :

> « Les autruches [ceux qui osent douter de la Science] commencent par chercher des responsables, jamais elles-mêmes, bien sûr : mais les savants, la science, les technocrates, les politiciens… »

Que n'avons-nous pas écouté nos savants lucides, nos technocrates désintéressés et nos honnêtes politiciens qui nous ont tous constamment mis en garde contre les innombrables risques que nous faisions courir à la biosphère par notre inconscience ! Mais nous, citoyens et consommateurs irresponsables, nous n'avons voulu en faire qu'à notre tête et avons forcé tous ces braves gens qui voulaient notre bien à construire des centrales nucléaires, des usines chimiques et toutes ces choses polluantes et dangereuses.

Voilà un échantillon de la « lucidité » et du « regard rationnel » de M. Jean-Claude Pecker, les mêmes probablement que lui et ceux qui ont signé l'Appel de Heidelberg souhaitent voir se répandre dans toute l'humanité pour que ses problèmes puissent être résolus…

On en conviendra, la tâche de ces scientifiques n'est pas aisée, M. Goldschmidt en témoigne :

> « La radioactivité est à l'énergie atomique ce que la gravité est à l'aviation. Je ne sais pas si l'homme pourra jamais s'habituer à la radioactivité comme il s'est accoutumé à la gravité [sic]. On a beau expliquer, on ne parvient pas à rassurer. »

---

[6]. *Science & Vie* n°908, mai 1993.

Eh oui, comment convaincre l'homme, cet être profondément égoïste, qu'il n'est rien et que les centrales nucléaires, les machines sont tout, que la soumission inconditionnelle aux "nécessités techniques" de la production des marchandises est le seul moyen d'atteindre le véritable bonheur ? Aussi, devant les difficultés croissantes que rencontre cette mise au pas, il conclu, quelque peu inquiet : « La crainte du moderne peu gagner. »

L'objectif de la Science est en effet d'élaborer des solutions techniques pour éliminer tous les facteurs "irrationnels et gênants" liés aux incertitudes de l'existence, et l'on sait avec quels moyens le capitalisme depuis deux siècles a pu s'employer mieux que quiconque à réaliser ce qui apparaît maintenant comme une Utopie [7] : les fameuses "lois du marché" ont partout brisé les liens de dépendance personnelle qui constituaient le tissu des différentes communautés, mais en émancipant ainsi les individus des relations traditionnelles, souvent oppressantes et bornées, elles n'ont fait que les soumettre à la puissance sociale devenue autonome, indépendante de tout contrôle public – l'Économie marchande – puisque son ressort (l'argent) se trouve dans des mains privées.

Ces rapports sociaux font de l'existence humaine une marchandise (travail salarié) et impliquent la destruction des toutes les anciennes formes où cette existence avait encore toute sa valeur d'usage en n'étant pas réduire à un vulgaire moyen, une ressource à exploiter ; en étant encore une fin en soi. La contrepartie de cette réification, de la réduction de l'homme à une simple chose, est que dans la société le comportement des individus devient de plus en plus l'objet d'une gestion purement technique : peu importe quelle est sa personnalité, quels sont ses goûts ou aptitudes, ce dont a besoin, ce que ressent ou désire l'individu du moment que sa force de travail peut être employée là où elle est nécessaire à la production. C'est sur la base de cette manipulation purement technique de l'homme que la société industrielle a pu obtenir de si grands résultats, eux-mêmes purement techniques (augmentation de la production, multiples inventions et découvertes, etc.).

---

[7]. D'après A. Lalande (*Vocabulaire de la philosophie*), l'Utopie est là où « il n'est tenu compte ni des faits réels, ni de la nature de l'homme, ni des conditions de la vie ». Il s'agit donc bien de la société actuelle.

C'est aux premiers succès de cette méthode que l'on doit aussi la dégradation sans précédent de la condition de la classe ouvrière au XIXe siècle. C'est à son application à grande échelle que l'on doit également la barbarie sans précédent des deux guerres mondiales. Et c'est aux plus modernes de ses développements que l'on doit enfin la dégradation sans précédent des conditions de la vie en cette fin de XXe siècle.

La destruction de la Raison

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, une nouvelle "science" pris son essor, il s'agissait de la cybernétique, inventée par Norbert Wiener en 1942. Après trente ans de guerres et de barbarie, la guerre froide bouche l'horizon et les armes atomiques promettent de nouveaux holocaustes bien plus meurtriers que les camps de la mort nazi ou les bombardements de villes entières par les alliés. Wiener va mettre en avant le rôle de la "communication" comme moyen de lutter contre les hiérarchies et les organisations rigides, de rétablir des liens entre les citoyens, et par là de mettre un terme à l'entropie, aux désordres qui ont engendré ces années de barbarie.

> « Cette nouvelle utopie sociale, telle que l'anticipa le père de la cybernétique, aura deux traits distinctifs : d'une part elle sera une organisation sociale entièrement centrée autour de la circulation de l'information, d'autre part, les machines, notamment les machines à communiquer, y joueront un rôle décisif. » [8]

Pour Wiener, après des années de conflits où aucune discussion n'avait été possible entre les hommes, il s'agissait de reconstruire les canaux par lesquels pourrait renaître cette discussion, mais en faisant en sorte que celle-ci ne puisse de nouveau déboucher sur des conflits et sur des désordres mettant en danger la société. Il fallait donc instaurer une médiation entre les interlocuteurs, une médiation qui, pour empêcher les conflits, ne puisse pas prendre parti ni être intéressée ; bref une médiation qui soit objective et indépendante des intérêts humains, c'est-à-dire une médiation technique. L'idée centrale de Wiener est que la menace de destruction du lien social ne peut être éliminée par les hommes

[8]. Philippe Breton, *L'explosion de la communication*, éd. La Découverte, 1989.

eux-mêmes, parce que justement ce sont eux et leurs organisations rigides et hiérarchiques qui sont responsables de cette destruction. Aussi, là où les hommes sont impuissants à dénouer le conflit, les machines – les ordinateurs et d'autres systèmes de régulation automatique – doivent prendre le relais, rétablir et gérer la communication à l'intérieur de la société afin d'éviter de nouveaux désordres et de nouveaux conflits.

Certes, Wiener « sorte d' "anarchiste rationnel" assez original, en lutte contre le capitalisme, le communisme, l'Église et l'armée » (*op. cit.* p. 221) était plein de bonnes intentions et désirait avant tout sauvegarder une paix si durement acquise et si précaire. Mais l'Enfer est pavé de bonnes intentions, et il fut finalement le principal fondateur de cette "idéologie de la communication" dont la naissante société du spectacle avait besoin.

En effet, bien loin de lutter contre les causes réelles des années de barbarie dont la civilisation venait à peine de sortir, à savoir cette réduction de l'homme à un objet ou une force manipulable techniquement par les institutions, Wiener et son "idéologie de la communication" viennent au contraire les renforcer, leur donner une forme encore plus impersonnelle, encore moins identifiable – « on n'y place jamais plus un chef connu, ni une idéologie claire » [9]. La cybernétique n'est rien d'autre que l'apologie de la technique. Non seulement elle consacre la supériorité de la machine sur l'homme, mais de plus, en considérant l'homme comme un simple émetteur et récepteur d'informations, elle donne "démocratiquement" à chacun les moyens de se réduire soi-même à l'objet techniquement manipulable par ses machines. Si effectivement elle tend dans certaines circonstances à lutter contre les anciennes formes d'organisation hiérarchiques rigides, ce n'est pas pour émanciper les hommes de l'autorité, mais au contraire pour mettre chaque individu en phase directe avec le pouvoir qui conçoit, distribue et organise le réseau des "machines à communiquer". Et dernièrement encore, le nouveau gouvernement américain se faisait le promoteur d'une « révolution dans la manière de communiquer » tout à fait dans l'esprit de l'inventeur de la

[9]. Guy Debord, *Commentaires sur "la société du spectacle"*, éd. Gérard Lebovici, 1988.

cybernétique, en voulant créer « un vaste réseau d'"autoroutes de données" à l'échelle du pays tout entier » [10].

Cette apologie de la technique et la prodigieuse dévalorisation de l'homme qu'elle implique atteignirent presque immédiatement les sommets qui sont les siens chez les disciples de la cybernétique. L'année même où Georges Orwell écrivait son roman de politique-fiction *1984*, le Père Dominique Dubarle déclarait [11] :

> « Nous pouvons rêver à un temps où la machine à gouverner viendrait suppléer – pour le bien ou pour le mal, qui sait ? – l'insuffisance aujourd'hui patente des têtes et des appareils coutumiers de la politique ».

Dans les années 1970, le Pr Forrester, inventeur des mémoires d'ordinateurs et maître à penser informatique du Club de Rome, déclara :

> « Désormais les systèmes sociaux étaient trop complexes pour être dirigés par des hommes et que l'esprit humain, capable seulement [sic] d'argumentation, de discussion et d'approximation, était désormais inadapté à l'interprétation des phénomènes sociaux. » [12]

Depuis, malgré les foudroyants progrès de l'informatique, on est bien obligé de reconnaître qu'aucun ordinateur, même programmé en "intelligence artificielle", n'est encore capable des pauvres petites choses dont est « seulement » capable le cerveau humain. Néanmoins, sur la base des idées de nos cybernéticiens, l'ordinateur à trouvé son usage : il sert de caution scientifique aux arguments de toutes sortes d'experts et de spécialistes afin, en faisant taire toute discussion, de faire avaler d'autant plus facilement leurs approximations.

Bien sûr, ni le Père Dubarle ni le Pr Forrester n'ignorent que leurs « machines à gouverner » devront être programmées et que les décisions de leurs ordinateurs refléteront les idées politiques de leurs programmeurs. Mais pour eux, le problème n'est pas là. Leur idée est que, tout comme la trajectoire des atomes dans un gaz, le mouvement des individus dans la société et les évolutions de la société sont régis par des lois scientifiques, dont, une fois précisément connues, il suffirait d'instruire les ordinateurs pour

---

[10]. *Le Monde Diplomatique* n°470, mai 1993.
[11]. "Vers la machine à gouverner… ", *Le Monde*, 28 décembre 1948.
[12]. Breton, *op. cit.* p. 222

que ceux-ci, grâce à leur puissance de calcul bien supérieure – comme on sait – à celle de l'esprit humain et l'espèce d'omniscience que leur confère le vaste réseau des télécommunications, soient à même de gouverner rationnellement la société.

Le Père Dubarle reconnaît néanmoins que quelques « facteurs » seraient susceptibles de « rendre peut-être radicalement infructueuse la manipulation mécanique des situations humaines », car il faudrait, pour que sa « machine à gouverner » puisse convenablement s'en tirer à ce jeu qu'est le gouvernement d'un État, « une suffisante inconscience de la masse des partenaires, exploitée alors par les joueurs avertis, qui peuvent du reste organiser un dispositif de paralysie de la conscience des masses ; ou alors une suffisante bonne volonté de s'en remettre à un ou quelques meneurs de jeu, arbitrairement privilégiés, en vue de la stabilité de la partie ». Ainsi, cette fameuse solution technique ne ferait finalement que reproduire la division du monde existant en 1948 entre idéologie totalitaire et démocratie représentative ! À croire que la technique dominait déjà la politique depuis longtemps !!!

Si bien sûr l'idée de la « machine à gouverner » est assez ridicule et ne fait que refléter l'inconscience de ses promoteurs et leur ignorance crasse de la vie, il n'en demeure pas moins que dans la mesure où effectivement tous les rapports sociaux autres que marchands ont disparu ce sont essentiellement les "nécessités techniques" liées à la production, l'acquisition et la consommation des marchandises qui déterminent la trajectoire des individus atomisés, et donc finalement ce sont bien les machines qui gouvernent la société ; ce sont les choses qui commandent aux hommes. Cette apologie de la technique est donc en parfait accord tant avec les idéologies totalitaires qu'avec l'idéologie libérale, cette dernière semblant même lui donner toute son efficacité : chacun est libre d'user et d'abuser de sa propriété privée et de ce fait tous les rapports sociaux se ramènent à des opérations techniques (échanges marchands), aussi la "main invisible" du marché peut-elle être assistée par l'intelligence artificielle des ordinateurs programmés en gestion de rapports sociaux réifiés sans pour autant attenter à la "liberté" de circulation des marchandises et des hommes.

Tous les intérêts qui sont à la base de la société spectaculaire-marchande convergent vers une gestion purement technique des

êtres et des choses. Le principal travail de toutes les institutions jusqu'à nos jours à été de réduire toute activité vivante, dont la nature est d'être capricieuse et imprévisible puisque étant le produit de luttes et animée par des contradictions, à des rythmes mécaniques, dont les principales caractéristiques sont d'êtres réguliers, répétitifs et prévisibles puisque résultant de rapports de force déterminés une fois pour toutes de manière à établir des lois immuables et rassurantes. La technique, telle qu'elle est conçue actuellement, n'a d'autre fonction que d'éliminer partout la subjectivité, c'est-à-dire l'affirmation autonome du sujet vivant et humain, de l'individu, au profit de l'objectivité, c'est-à-dire de la soumission inconditionnelle à ce qui existe, à l'ordre établi, aux puissances et nécessités qui le dirigent.

Étant fondées sur la défiance à l'égard de l'homme, les institutions ne peuvent, par définition, se tenir elles-mêmes pour responsables de leurs échecs et des maux qu'elles engendrent. Au contraire, elles sont tout naturellement portées à trouver là matière à renforcer le postulat qui les fonde : c'est l'homme qui a abusé [13] de ses outils, c'est en l'homme que se trouvent les perversions. C'est donc uniquement à l'aide d'institutions ou de machines nouvelles et plus perfectionnées que l'ont pourra venir à bout de ces perversions, c'est-à-dire discipliner les différents aspects de l'activité vivante en la réduisant à des stéréotypes, des rôles plus ou moins variés, mais en tous cas clairement identifiables par les experts et facilement manipulables par les techniciens et les bureaucrates – qui parlent alors d' "intégration" et d' "insertion".

M. Pecker va fournir une fois de plus l'illustration de ces conceptions. A la fin de sa plaidoirie, il résume en un paragraphe sa conception de l'Homme et de la Science. C'est édifiant :

---

[13]. « La Réforme est née de la corruption de l'Église. La corruption de l'Église n'est rien de fortuit, elle n'est pas un simple abus de puissance et d'autorité. Abus est une façon très ordinaire de désigner une corruption; c'est supposer que le fond est bon, la chose elle-même parfaite, mais que les passions, les intérêts subjectifs et surtout la volonté fortuite des hommes ont fait de cette chose bonne un moyen et qu'il n'y a donc qu'à éloigner ces contingences. Dans ce système, la chose elle-même est sauvée et le mal considéré comme extérieur à elle. Quand on a abusé d'une chose d'une façon fortuite, ce n'est que dans le détail: mais c'est une tout autre chose qu'un mal important et général dans une chose si importante et générale qu'une Église. » (Hegel, *Philosophie de l'Histoire*)

> « Que nous ayons des croyances contradictoires, des égoïsmes locaux, ne devrait pas, dans cette Babel de la civilisation, empêcher la lucidité. La peur, au moins, pourrait unir les hommes [sic]. La méthode scientifique, un regard rationnel sur les problèmes qui nous font face, constituent la seule méthode unificatrice possible, la seule qui puisse éviter les conflits, les écoles, les égoïsmes, les nationalismes, les fanatismes. »

On remarquera la précision du vocabulaire qui soutient la cohérence du raisonnement : les opinions et les idées des hommes ne sont plus que des « croyances », l'affirmation de leurs goûts, de leurs désirs ou de leurs intérêts ne sont plus que des « égoïsmes » ; à partir de là toute discussion, toute opposition d'intérêts ou d'idées, tout conflit peuvent être identifiés automatiquement à leur contraire, comme étant le produit d'écoles et de fanatismes. Alors effectivement, dans un tel contexte, la seule politique possible consiste à « maintenir les gens dans la peur » (Orwell, *1984*) pour que, grâce au règne de la Science, tout ne soit plus enfin qu'ordre et harmonie…

L'élimination presque complète de toute espèce de conflit dans la société, la disparition presque totale de toute possibilité d'affrontement des hommes avec la réalité concrète, constituent en effet le principal succès remporté par la Science. Mais ce résultat lui-même n'est-il pas justement à l'origine des égoïsmes, des fanatismes, et de toutes les formes d'intolérance parce que les individus n'ont plus la possibilité de former leurs goûts, leur idées, leur personnalité qu'à travers des médiations qui leur sont imposées par une activité sociale hors de leur contrôle, parce que les hommes n'ont plus aucun rapport vivant avec eux-mêmes et leur monde, parce que eux-mêmes et leur monde s'appauvrissent et s'affadissent de jour en jour avec la généralisation des séparations qu'implique la suppression de tous les conflits et de tous les affrontements véritables dans la société par « la seule méthode unificatrice possible » ?

Les conditions sociales de l'existence des individus étant hors de discussion – puisque quelles que soient les conclusions auxquelles ceux-ci puissent parvenir, la transformation de ces conditions reste de toute façon hors de leur portée – chacun est poussé à trouver aux humiliations et misères qu'il subit quotidiennement de la part d'une société se développant hors de tout contrôle, des justifications et des causes d'autant plus illusoires et fallacieuses

que justement cette société a besoin, pour que continue à coexister en son sein des intérêts de plus en plus contradictoires sans qu'ils entrent pour autant en conflit, de leur dissimuler sa réalité, sa nature véritable derrière le spectacle de ce qu'elle voudrait être. Aussi, d'une part, le mépris que cette société porte aux individus leur est de plus en plus clairement signifié par le développement de la puissance de l'Économie et de l'État et la croissance de leur exigences démentes, et d'autre part, il est impératif pour la survie d'une telle société que ce mépris de plus en plus évident ne parvienne pas clairement à la conscience des individus afin que ceux-ci ne soient pas tentés d'y mettre radicalement un terme. Pour cela, il faut à tout prix « dépassionner les débats », « éviter les conflits » et tous les affrontements où les personnes pourraient redécouvrir leur puissance individuelle et collective de jugement et d'action, reprendre confiance en eux-mêmes à travers la discussion et la mise en commun de leurs forces.

C'est là que la technique – qui n'est que l'application des découvertes scientifiques – intervient comme médiation, comme moyen d'isoler les individus les uns des autres, comme moyen de les diviser en orientant leur confiance vers des objets, des machines bien réglées plutôt que vers les autres individus dont les caractères variés et changeants sont source d'incertitudes et finalement objets de défiance. Partout méprisé et isolé de tous, chacun ne peut alors que se replier sur soi, se retrancher derrière les différentes formes qu'offre le spectacle de ce préjugé que contient en lui-même un tel usage de la technique : le danger vient de ceux qui sont différents ; l'ennemi, c'est l'homme. De là, le racisme et l'intolérance se développent, et l'incapacité à faire face à la réalité sociale (créée, entretenue et utilisée par cette société même) entraîne la perte du jugement, de la logique et pousse ensuite tout naturellement vers des croyances irrationnelles.

Autrement dit, les applications de la Science ont de nos jours pour conséquence directe la destruction de la raison dans toute la société.

Certains scientifiques [14] se rendent parfaitement compte de cette évolution : « Nous nous éloignons toujours plus vite de l'idéal d'un "bon sens" et d'une rationalité, apportant à tous la maîtrise du réel,

---

[14]. *Le Monde*, 25-26 Avril 1993. "Les parasciences à la télévision", interview de C. Manuel (psychologue) et A. Partensky (chargé de recherche au CNRS, etc.)

le bonheur et la sagesse ». Mais ce n'est pas pour la déplorer : « Devant les choix et les incertitudes économiques et sociales d'un monde en pleine mutation scientifique et technique, qui ne s'est pas "évadé" quelques instants de la modernité ? Comme il est doux de faire semblant de croire aux prédictions de son horoscope… ». Car si ces messieurs ont perdu la Raison, il leur reste encore la Foi, et ils pourchasseront les hérétiques jusqu'en Enfer s'il le faut…

Critique de la Technique

Nous vivons une époque où tout progrès technique entraîne inévitablement une régression humaine : jamais les hommes n'ont disposé de moyens aussi puissants pour maîtriser leur existence et ses conditions, et pourtant, à mesure que ces moyens croissent en puissance, l'arbitraire se manifeste dans la vie des individus avec toujours plus de force et d'étendue par la destruction de toutes les conditions qui permettaient une existence libre et indépendante. Bien loin d'aider l'homme à transformer sa condition, la technique s'est transformée en moyen d'avilissement généralisé : les individus respectent plus les choses et ce qu'elles leur présentent elles-mêmes comme leurs "nécessités techniques" qu'ils ne se respectent eux-mêmes avec leurs désirs et leurs passions. Finalement, le progrès technique n'est rien s'il n'est pas soutenu et dirigé par « le progrès dans la conscience de la liberté » (Hegel).

La preuve a donc été apportée par la méthode scientifique expérimentale, « la seule qui puisse éviter les conflits », que l'absence de conflit n'est pas périlleuse, elle est fatale *:* la disparition de tous les affrontements dans la nature ou dans la société implique une séparation totale entre des éléments qui, grâce à leurs rapports conflictuels constituaient l'unité organique de la vie. Elle implique donc inévitablement la mort, car la vie ne se développe pas suivant des lois fixes et déterminées : elle est animée par des contradictions ; son moteur est le conflit, la lutte entre principes opposés.

Le capitalisme, à l'aide de la méthode scientifique, a réussi à éliminer les conflits dans tous les aspects de la vie humaine par la généralisation des médiations techniques : les individus sont libres de réaliser leur subjectivité mais uniquement à travers la production ou la consommation des marchandises, parce que tout

autre mode de satisfaction des désirs, impliquant nécessairement un conflit avec la nature ou les autres hommes, fait intervenir le négatif qui vient contrarier, entraver et finalement empêcher cette réalisation. Mais les conséquences de ce succès font apparaître finalement ce résultat comme étant lui-même le pire échec qu'aient essuyé les hommes dans la réalisation de leur subjectivité : sans contradiction la sensibilité s'étiole, les désirs sont vidés de leur contenu, leur réalisation n'est plus qu'une simple apparence qui recouvre la surface de choses ternes et éphémères, la vie quitte le cercle des créatures, et le monde, malade de la séparation et du vieillissement prématuré, s'enlaidit et se décompose à une vitesse accrue.

Cette "victoire" montre donc par ses aspects négatifs (les nuisances) quelles sont les limites au-delà desquelles l'élimination des conflits et leur remplacement par des opérations techniques, bien loin d'apporter plus de sécurité et de confort, se renversent en leur contraire et n'amènent plus que ruine et désolation.

Ce qu'il semble donc utile de déterminer maintenant, c'est d'où vient cette contradiction que pour la première fois dans l'histoire de l'humanité tous les moyens de son émancipation sont enfin réunis et que leur emploi aboutit exactement à l'inverse de ce pourquoi ils ont été si assidûment recherchés et mis en œuvre. Ce qui importe là, ce n'est pas la technique particulière qui sert à (re)produire une telle situation et ses contradictions, mais bien plutôt la situation, les contradictions à partir desquelles un tel emploi de la technique s'est imposé historiquement au point de devenir universel à notre époque.

Pour l'homme à peine sorti de l'animalité de la préhistoire, la crainte des conflits trouve son origine dans la rareté des biens nécessaires à sa subsistance qui affecte à tout aléa et à toute incertitude le risque de conséquences douloureuses, sinon mortelles. Aussi, pour l'homme, plus encore que les bêtes féroces ou les conditions naturelles, son pire ennemi, c'est l'homme : l'étranger, l'inconnu, l'autre se présente à lui d'abord comme un adversaire dans la lutte pour la survie ; susceptible, pour assurer sa propre subsistance, de s'approprier à son détriment les biens qui lui sont nécessaires.

Ce manque de confiance de l'homme en lui-même, c'est-à-dire aussi bien le doute sur ses capacités personnelles à se rendre maître et possesseur de son existence à travers les conflits que la défiance envers ses semblables [15], est la séparation qui est à l'origine de toutes les autres séparations. Et c'est le développement de la contradiction que représente cette séparation à l'intérieur de l'homme lui-même qui détermine toute l'histoire jusqu'à nos jours. En effet, si les biens sont rares, c'est justement qu'ils ne sont pas encore produits socialement, par cette coopération et coordination à grande échelle des activités humaines ; celles-là mêmes qui nécessitent cette confiance de chacun en autrui qui se réalise par l'antagonisme raisonné des intérêts individuels. Autrement dit, pour faire face immédiatement aux conditions primitives, pour survivre au jour le jour, les individus sont portés à la défiance, voire à l'hostilité réciproque, alors que justement la réalisation du but qui leur est commun, et qu'en l'occurrence ils poursuivent séparément, nécessiterait au contraire la confiance et la coopération.

Par conséquent, tant que la maîtrise sociale des moyens et conditions nécessaires à la production de leur vie ne couvre pas la totalité des aspects de leur existence, c'est-à-dire tant que subsiste un aspect non maîtrisé à partir duquel les conséquences de leurs activités peuvent leur échapper, se retourner contre eux et ainsi remettre en question la totalité de leur existence, les hommes cherchèrent à discipliner toute activité vivante, à éliminer les contradictions, à abattre toutes les résistances et oppositions venant de la nature et des hommes à cause des risques que l'issue incertaine de ces conflits faisaient peser sur leur survie [16]. Cela est à

---

[15]. L'argent est l'expression concrète de cette défiance et l'opération technique de l'échange marchand est ce qui permet de la surmonter, de fonder une économie à la fois sur elle et malgré elle. Une monnaie quelconque n'a de valeur que parce qu'un ensemble d'individus lui en donnent une, c'est-à-dire que ce n'est qu'à travers la médiation technique, le symbole abstrait de la monnaie que chaque individu fait confiance à tous les autres pour donner à son travail une valeur, une utilité sociale, parce qu'il estime ne pas pouvoir faire directement confiance aux autres pour recevoir spontanément en échange de son activité les biens dont il a besoin (sur le mode du Potlatch, par exemple).

[16]. Les hommes sont également réputés pour leurs tendances belliqueuses. Néanmoins, cela ne vient pas infirmer cette thèse, car à la guerre il s'agit pour l'assaillant de se soumettre l'adversaire, de faire taire l'opposition. La guerre est un moyen de trancher le nœud Gordien des relations politiques et sociales lorsque celles-ci sont enchevêtrées au point d'en être paralysées. Elle est une solution technique à des problèmes envisagés sous un angle essentiellement technique: c'est le moyen de surmonter les contradictions qui autrement sont insolubles à l'intérieur

l'origine du développement des techniques, c'est-à-dire qu'ont été privilégiés les rapports avec la nature (technologie) et avec les hommes (institutions) dont les effets, fixés une fois pour toute par un rapport de force déterminé, sont prévisibles par des lois et non laissés aux hasards des luttes. Pour empêcher un conflit, il suffit de maintenir séparées les parties qui sont susceptibles de s'affronter. Créer des séparations, imposer des médiations, figer les rapports de forces, tel est donc partout et toujours le produit des opérations de la technique.

La spécialisation du pouvoir est probablement la plus ancienne institution, c'est-à-dire la première technique utilisée à grande échelle dans les rapports sociaux. En effet, quoi de mieux que l'autorité pour faire taire les antagonismes et empêcher les conflits ? Parce qu'elle détient la force, elle impose sa loi et met un terme à toutes les luttes. Les institutions, qu'elles soient morales, religieuses, juridiques ou politiques, ne sont donc pas de simples « superstructures idéologiques » (Marx). Elles sont bien sûr le produit des rapports de force existant dans la société, mais leur fonction est justement d'éviter que les forces en présence n'entrent en conflit ouvert et ne viennent ainsi paralyser toute activité sociale. En empêchant les antagonismes, en surmontant les contradictions à l'aide d'opérations techniques ; bref, en constituant une médiation entre les intérêts opposés, elles peuvent récupérer l'activité des individus et la faire servir à des buts plus généraux. En maintenant ainsi la fluidité des rapports sociaux, elles parviennent à établir une société, à réaliser l'union des individus autour d'un intérêt général, à l'aide de ce qui devrait au contraire les diviser : leurs intérêts à courte vue. En tant que médiations, les institutions modifient avant tout la perception des rapports de force dans la société, et de ce fait elles ont une puissance effective qui repose sur la force de l'illusion.

L'institution d'un pouvoir séparé avait donc été établie pour protéger l'activité sociale de la paralysie que n'aurait pas manqué de provoquer les manifestations désordonnées et arbitraires de la subjectivité des individus qui composaient la société. Maintenant

---

du cadre défini par les institutions établies. Non seulement la guerre est un des principaux moteurs de l'innovation technologique, mais chaque période de grands affrontements guerriers voit généralement la création de nouvelles institutions toujours plus puissantes et plus étendues… qui à leur tour génèrent des contradictions elles-mêmes plus profondes et universelles.

parvenue par ce moyen au faîte de sa puissance – plus aucun "facteur subjectif" ne peut, à la base comme au sommet, entraver sa marche –, l'arbitraire, le désordre et la paralysie proviennent des institutions mêmes qui devaient l'en protéger. Ce ne sont plus les capricieuses passions humaines qui menacent l'activité sociale, mais bien au contraire l'activité sociale émancipée de tout contrôle qui écrase chaque individu. L'arbitraire de la puissance sociale se développant hors de tout contrôle frappe chaque jour à travers les accidents de la route, les radiations d'origine nucléaire, la pollution d'origine industrielle de l'air, de l'eau et des aliments, etc. La "crise", le désordre, l'instabilité des conditions de (sur)vie sont la conséquence directe de la compétition que se livrent les différents lobbies qui se partagent l'existence des individus, et à l'intérieur de ces lobbies les différents capitaux qui se partagent les marchés correspondants. Les prétendus "besoins" des consommateurs ou usagers, redéfinis après chaque bilan comptable, justifient toutes sortes d'aménagements et de destructions, un bouleversement complet et constant – bien qu'à chaque fois hautement proclamé comme définitif et suffisant, mais en tout cas irréversible – de l'existence des individus. L' "intérêt général" n'est plus fait que d'une infinité de maux particuliers, la "stabilité des institutions" économiques et sociales se réalise dans la précarité et la crainte permanente du déclassement.

La modernisation effrénée, le renouvellement technologique incessant à notre époque marquent le dernier stade du développement de la société de classes, de l'organisation sociale fondée sur la neutralisation des conflits et l'élimination de toute discussion entre les intérêts contradictoires qui sont à l'origine de l'activité sociale. C'est celui où afin d'assurer sa survie envers et contre tous, elle tente d'émanciper la technique de l'homme, tant il est vrai que c'est lui et lui seul – du fait de sa trop grande sensibilité et de son irréductible subjectivité qui ne sont que faiblesses et limites étrangères aux machines – qui fait obstacle au bon fonctionnement de la machinerie industrielle, laquelle ne poursuit plus d'autre objectif que celui de l'accroissement indéfini de sa propre puissance hors de toute nécessité socialement définie, c'est-à-dire hors de toute rationalité.

Il n'y a donc strictement plus aucune solution aux problèmes de la société à l'intérieur du cadre de ses institutions, puisque ce sont elles-mêmes, la technique qu'elles représentent, le type de rapport

social qu'elles impliquent qui sont principalement à l'origine de ces problèmes. Persévérer dans le cadre qu'elles proposent ne peut qu'aggraver la situation, et toutes les bonnes intentions du réformisme sont automatiquement vouées a se renverser en leur contraire. Seule une remise en question radicale de l'ordre établi, le renversement des rapports sociaux qu'il implique, c'est-à-dire l'abolition de toutes les séparations, médiations, représentations et finalement techniques qui par les contraintes qu'elles imposent aux individus ne leur permettent plus de contrôler directement l'activité sociale ni donc leur existence personnelle, pourra dépasser définitivement ces contradictions.

À partir du moment où la totalité de l'existence humaine est l'objet de l'activité sociale, le développement de la technique et des institutions, jusqu'alors effectivement condition du progrès de la civilisation par la circonscription de l'activité vivante désordonnée se renverse en son contraire : tenter de réduire la diversité des manifestations du vivant pour limiter ses "effets indésirables" alors que les bases de sa reproduction élargie sont enfin théoriquement et pratiquement établies et que de ce fait son développement et son épanouissement sont maintenant totalement contrôlables dans leurs effets et conséquences sociales autant qu'écologiques, revient finalement à combattre et à détruire la totalité de l'activité vivante.

Autrement dit, au moment où cette maîtrise embrasse la totalité de cette activité, elle vient en fait la paralyser en totalité, et ce qui jusque-là servait à préserver la vie devient alors le principal moyen de répandre universellement la mort, alors que justement les hommes possèdent maintenant les moyens de diriger, d'organiser la totalité de l'activité du vivant de manière à ce que les conséquences de cette activité ne viennent plus s'opposer aux moyens et conditions de son existence elle-même.

Les nuisances diverses qui menacent aujourd'hui universellement la présence de la vie sur Terre n'ont pas d'autre source que le fait que tous les moyens et conditions d'une vie libre sont enfin réunis et que seule la nécessité des conflits, des luttes, des discussions et de la contradiction des intérêts qu'implique cette liberté est encore refoulée parce que jusqu'alors la situation était inverse : tant que la totalité des moyens et conditions de la vie n'étaient pas le produit de l'activité sociale, tous les conflits

constituaient une menace pour l'existence humaine dont les bases étaient encore si précaires.

La critique de la technique au sens large, c'est-à-dire en tant que rapport social dont le but est d'éliminer partout les conflits, est donc à l'ordre du jour. La technique, on le découvre maintenant, est devenue un moyen de maintenir séparé ce qui pourtant doit rester ensemble, c'est-à-dire de faire en sorte que coexistent dans la société des intérêts de plus en plus contradictoires sans qu'ils s'affrontent pour autant. Outre le domaine de la technologie proprement dit, cela concerne donc également tout ce qui sert d'outil à la société pour se produire elle-même, à savoir les différentes institutions politiques, économiques et sociales.

Cela mène directement à redéfinir le contenu de la politique, en reprenant ce terme en son sens quasi originel. La politique, on s'en souvient, est née dans les cités de la Grèce antique, de la nécessité de maintenir ensemble ce qui pourtant semblait devoir rester séparé, c'est-à-dire de construire une cité malgré les oppositions d'intérêts entre les individus et les luttes entre les classes. Bref, la politique était l'art d'utiliser la subjectivité humaine, les passions et les intérêts nécessairement contradictoires des personnes, pour édifier une communauté.

La technique et la politique sont ainsi deux moyens complémentaires d'acquisition et d'exercice d'un pouvoir sur la nature et sur l'homme. La première a en vue de se soumettre les choses ou les êtres, d'en faire des objets passifs en les transformant essentiellement par la contrainte. La seconde, considérant leur caractère de sujet doué d'activité propre, a en vue d'obtenir la coopération des choses ou des êtres à un objectif commun en tentant d'établir un équilibre entre les différents intérêts en présence dans une situation donnée. La première cherche à instituer un rapport de force déterminé. La seconde cherche à utiliser les rapports de force existants. Mais dans les deux cas, il est nécessaire de comprendre les rapports de force existants pour pouvoir les transformer, ce qui implique une connaissance claire et explicite de la logique des conflits, autrement dit de la dialectique.

Si la technique et la politique ont eu jusqu'ici pour objectif d'éliminer les conflits en créant des médiations, des machines et des institutions, néanmoins, la conséquence logique de leur application est, par réaction, la découverte et l'apprentissage de la

logique des conflits. Mais ceux qui mettent en œuvre les médiations ne sont pas les mêmes que ceux qui font l'apprentissage de la dialectique : les premiers cherchent à préserver leur existence des conflits pour ne pas avoir à y risquer leur vie ; les seconds sont forcés, parfois malgré eux, de risquer leur existence dans des conflits pour pouvoir préserver leur vie. Les uns veulent préserver la forme et ses apparences à l'aide de médiations techniques toujours plus perfectionnées, les autres sont contraints de préserver le contenu, la chose elle-même, et par là de remettre en question le "progrès" qui leur est imposé.

Au lieu de figer les rapports de forces, la dialectique devrait permettre de conserver leur caractère fluide en organisant cette fluidité, en créant des équilibres dynamiques. La logique des conflits devrait permettre d'établir la technique et la politique sur l'utilisation des conflits et non plus sur leur répression. Il ne s'agit pas d'une nouvelle discipline scientifique, mais bien d'un au-delà de la science où la connaissance et ses applications, la théorie et la pratique, ne sont plus séparées car elles ne sont plus le fait d'une poignée de spécialistes incontrôlables, mais sont devenues véritablement le produit social de l'ensemble des individus organisés dont le principal souci est de diriger l'emploi, l'effet et les conséquences de la mise en œuvre de leurs forces pour assurer leur existence, pour être "maîtres et possesseurs" de leur vie et ainsi vivre libres.

L'homme sera alors véritablement un "animal politique" (le *zoon politikon* des anciens grecs), c'est-à-dire un être dont la principale activité est d'organiser les choses et les êtres, de créer des ensembles constitués de liens organiques (et non plus simplement mécaniques) ; bref de créer partout les moyens et les conditions de l'épanouissement de toutes les activités vivantes qui sont l'essence de la vie.

– • –

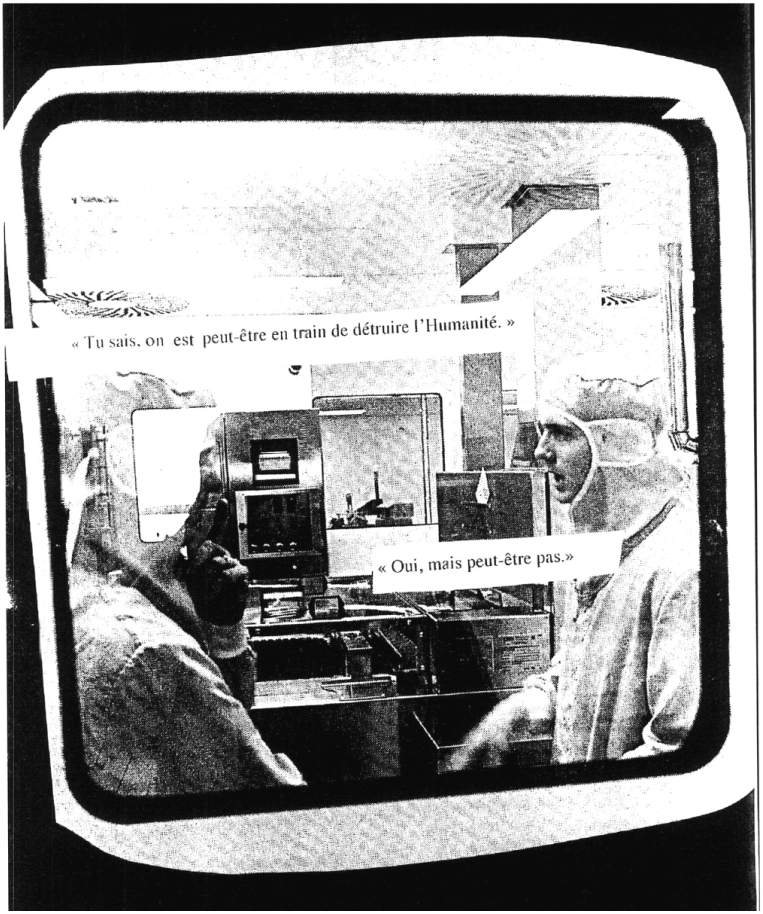
J'ai voulu ici mettre en évidence la nécessité pratique de quelques travaux que l'on peut qualifier de théoriques. Leur but est simplement de comprendre pour pouvoir transformer dès que l'occasion s'en présentera. Si dans cet exposé se trouvent déjà présents les matériaux et les bases pour les travaux présentés

comme nécessaires, c'est d'une part que justement, à l'opposé du travail universitaire et de son questionnement abstrait, ils ont été envisagés sous un angle essentiellement pratique : bien qu'ayant le désir tenace de comprendre le monde, je n'avais pas que cela à faire – il fallait y (sur)vivre aussi –, ni donc les moyens de me perdre en conjectures oiseuses ou dans des approfondissements de détail comme beaucoup de gens payés pour penser et qui de ce fait ne sont absolument pas intéressés à la solution des problèmes dont la "discussion" à l'infini constitue le gagne-pain.

Les contraintes qu'une telle situation impose (et qu'une certaine paresse viennent aggraver), font que rapidement on recherche préférentiellement une manière de poser les problèmes qui contient déjà en elle-même leur solution et permet ainsi de facilement articuler l'argumentation et la discussion autour des contradictions qui animent l'objet tel qu'il existe concrètement. D'autre part enfin, je ne voulais pas m'engager dans des travaux d'une telle envergure sans montrer que, à défaut de peut-être pouvoir les mener a bien seul, au moins j'avais la possibilité, les moyens théoriques effectifs de les entreprendre.

Au « tout ce qui existe mérite de périr » qui pourtant va si bien à notre époque, je préfère de loin le « chaque chose contient en elle-même le germe de sa dissolution et de sa reconstruction révolutionnaire ». Tous ceux qui voudront m'aider dans ces travaux sur cette base – y compris en apportant la contradiction – seront les bienvenus.

Bertrand Louart, Pithiviers, août 1993.


« Tu sais, on est peut-être en train de détruire l'Humanité. »
« Oui, mais peut-être pas.»

Annexes

1.

Dominique Dubarle

Vers la machine à gouverner…

La manipulation mécanique des réactions humaines créera-t-elle un jour « le meilleur des mondes » ?

Le public commence à avoir maintenant quelque idée des grandes machines mathématiques construites aux Etats-Unis depuis une dizaine d'années. Assez volumineuses, puisque leur installation couvre des surfaces de plus de cent mètres carrés, elles sont capables d'expédier en des temps très brefs des millions d'opérations élémentaires, telles l'addition ou la multiplication de nombres de vingt chiffres, de donner le résultat approché de n'importe laquelle des opérations mathématiques usitées, telles l'intégration ou la dérivation, et enfin de coordonner automatiquement ces opérations en vue de la solution de problèmes mathématiques très complexes, très au-delà des moyens ordinaires de calcul. En certains cas, il faudrait des années de travail exécuté par une équipe de praticiens exercés pour déterminer les solutions essentielles de tel ou tel système d'équation aux dérivées partielles rencontrées dans un problème de physique. Si l'on confie le travail à une de ces machines elle peut en venir à bout en quelques jours, parfois moins. Avec leur aide une trajectoire de projectile se détermine en trente secondes, moins de temps que l'obus ne met pour se rendre à son objectif: un calculateur habile mettrait au moins deux jours à faire ce travail.

Or nous ne sommes que tout à fait au début de la série des réalisations possibles en cet ordre d'idées. On peut espérer créer à bref délai des machines fonctionnant encore plus vite, capables

d'attaquer des problèmes largement plus étendus et plus compliqués avec des moyens matériels moins onéreux que ceux des machines actuelles. Les premiers grands relais du cerveau humain viennent de prendre naissance, proportionnellement aussi neufs, aussi puissants par rapport aux outils usuels du calcul qu'un tour automatique l'est par rapport à la lime du serrurier. Le fait est vraisemblablement d'importance encore plus considérable que ne le sont la conquête de l'énergie nucléaire et la réalisation de la bombe atomique.

Ce que l'on sait moins, c'est que de pareilles machines ne constituent encore qu'une espèce particulière de création, la plus achevée pour l'instant mais qu'il faut rapprocher d'autres machines dont la construction se montre tantôt déjà possible, tantôt réalisable à plus ou moins bref délai. Enumérons quelques possibilités. Machine à suppléer un sens manquant: on étudie des appareils permettant à un aveugle de lire au son un texte imprimé au lieu de recourir à l'écriture Braille. Machine à trier les renseignements; on étudie ainsi les possibilités de créer un appareillage permettant la bibliographie automatique à propos de n'importe quelle question et ceci en couvrant la totalité des productions de l'esprit représentées dans les bibliothèques du monde. Machines à prévoir: des dispositifs de ce genre sont déjà en action dans les postes de direction du tir sur objectifs mobiles, D.C.A. par exemple. Le problème résolu est le suivant : sachant qu'un aviateur vole avec un avion de type déterminé et qu'il sait qu'on tire sur lui, sachant aussi quelle a été sa route depuis un certain temps, quelle est sa position la plus probable à un instant ultérieur? Machines à gérer certains services: on peut envisager la réalisation d'une machine faisant automatiquement toutes les opérations, assez complexes déjà, d'un central de chèques postaux et sachant répondre ponctuellement à toutes les situations qui s'y présentent; un peu plus avant la machine à gestion bancaire n'apparaît pas irréalisable. Machines à jouer: on peut ainsi concevoir sans trop de complications une machine jouantaux échecs mieux que tout joueur de force moyenne, ne manquant jamais un mat en trois coups par exemple et déjouant automatiquement tous les plans dont la mise sur pied ne repose que sur la prévision de quatre à cinq coups successifs. Et ainsi de suite.

Toutes ces machines ont un caractère commun. Elles recueillent des données et travaillent méthodiquement sur la base d'un problème déterminé qu'elles ont à résoudre plus ou moins parfaitement à partir des données convenables, jusqu'au moment où elles fournissent une solution et exécutent au besoin ce que prescrit cette solution. Elles font en outre ce travail mieux, beaucoup plus complètement et surtout beaucoup plus rapidement que l'homme laissé à ses seules disponibilités usuelles. Disons que ce sont des machines à rassembler et à élaborer de l'information en vue de résultats qui peuvent être aussi bien des résultats de décision que des résultats de connaissance. Ces créations sont encore en pleine enfance. Mais les premiers balbutiements de cette technique nouvelle attestent déjà un évident surclassement des pouvoirs organiques du cerveau de l'homme.

Ces machines d'un type si nouveau ont d'ailleurs ceci de remarquable que d'une part elles supposent des connexions tout à fait inédites entre des sciences qui nous semblent à l'ordinaire fort éloignées les unes des autres et que, d'autre part, elles permettent de déchiffrer par analogie, probablement très avant, les mécanismes de certains fonctionnements organiques qui se tiennent à la base de notre vie mentale. Il vient de paraître dans la collection des actualités scientifiques publiée chez Hermann un livre extraordinaire, mystérieusement intitulé *Cybernetics or control and communication in the animal and the machine*, publié en anglais par Norbert Wiener, qui fut l'un des principaux artisans de la réalisation des grandes machines mathématiques. Ce livre est l'acte de naissance d'une nouvelle science. Signe remarquable: son auteur est à la fois professeur d'analyse au Massachussets Institute of Technology et chargé de recherches à l'Institut National de cardiologie de Mexico, mathématicien et physiologiste. De fait la réalisation des machines mathématiques a obligé des algébristes, des géomètres, des logiciens, des statisticiens, des électriciens, des ingénieurs des communications, des biologistes, des spécialistes du système nerveux et jusqu'à des psycho-pathologistes, à se rencontrer sur un champ de travail fort composite, à enchevêtrer leurs problèmes de la façon la plus inattendue. D'étonnantes analogies sont alors apparues d'un domaine à l'autre qui ont éclairé l'effort commun et très curieusement frayé la voie aux puissantes réalisations qui commencent à se faire. La science nouvelle dont nous venons de parler suppose essentiellement la découverte et l'exploitation systématique de ces analogies.

Ainsi la machine à calculer électronique se révèle-t-elle étonnamment apparentée au système nerveux lui-même. Pour en donner une idée entrons dans quelques détails. La machine à calculer se voit prescrire un problème à résoudre par un organe de programme et ses diverses parties se trouvent en même temps assemblées par un câblage ad hoc en vue du travail approprié à la solution. (Ce câblage peut du reste être modifié en cours de route automatiquement et conformément aux indications de l'organe de programme). Elle doit alors partir de certaines données numériques: celles-ci sont représentées au moyen du système de numération binaire qui ne fait usage que des chiffres 0 et 1: au chiffre 0 correspond l'absence d'impulsion transmise à un circuit électrique donné, au chiffre 1 une impulsion transmise à ce circuit. Le couplage, par exemple, de vingt de ces circuits élémentaires permettra de représenter des nombres de vingt chiffres. Le programme définira alors les opérations à effectuer à partir de ces déterminations élémentaires et l'enchaînement progressif des résultats partiels suivant un schéma plus ou moins complexe jusqu'aux résultats finaux dont le rassemblement constitue la solution du problème. Naturellement le programme guide synchroniquement un nombre considérable d'opérations partielles, dont les résultats doivent être "retenus" jusqu'au moment de leur utilisation comme données de départ dans un stade ultérieur de calcul.

La machine comportera donc des organes d'enregistrement initial fonctionnant par tout ou rien; des organes de transmission - circuits électriques associés par le câblage voulu; des organes d'élaboration des données transmises par des combinaisons opératives bien définies relais dont le fonctionnement est réglé par les lois de ces combinaisons; des organes de "mémoire" et d'utilisation de cette mémoire en temps voulu; des organes de contrôle pour le détail des processus; des organes de conduite plus ou moins générale des opérations et hiérarchisés entre eux suivant un schéma dépendant du problème à la solution duquel le tout s'ordonne. Traduisons maintenant en langage psycho-physiologique. Organes d'enregistrement: terminaisons nerveuses fonctionnant elles aussi suivant la loi du tout ou rien. Circuits transmetteurs d'impulsions: neurones. Combinateurs élémentaires de la machine: synapses nerveuses. Organes de contrôle local: ganglions nerveux. Organes de mémoire, de conduite, de programmage général: système nerveux central, aux différentes

fonctions, elles aussi coordonnées et hiérarchisées avec des bases organiques à cette coordination et à cette hiérarchisation. Les dispositifs matériels d'un tel système sont parfois singulièrement semblables à ceux des organes centraux de la machine. L'analogie n'est même pas seulement organique, elle est aussi fonctionnelle et quasi mentale: les machines ont pour ainsi dire comme leurs réflexes, leurs troubles nerveux, leur logique, leur psychologie et même leur psycho-pathologie. Un claquage de circuit se traduit par un résultat erroné, des erreurs dans les circuits de contrôle peuvent désorganiser tout le fonctionnement d'un organisme partiel de calcul, des failles dans le programme peuvent retentir sous forme d'une véritable folie de la part de la machine, s'emportant alors dans un travail absurde jusqu'à ce qu'on y remédie. On devine quelles perspectives de pareils faits peuvent ouvrir à ceux qui étudient d'une part le fonctionnement du système nerveux, d'autre part les possibilités de réaliser des machines à exécuter les tâches de la pensée.

Une des perspectives les plus fascinantes ainsi ouvertes est celle de la conduite rationnelle des processus humains, de ceux en particulier qui intéressent les collectivités et semblent présenter quelque régularité statistique, tels les phénomènes économiques ou les évolutions de l'opinion. Ne pourrait-on imaginer une machine à collecter tel ou tel type d'informations, les informations sur la production et le marché par exemple, puis à déterminer en fonction de la psychologie moyenne des hommes et des mesures qu'il est possible de prendre à un instant déterminé, quelles seront les évolutions les plus probables de la situation? Ne pourrait-on même concevoir un appareillage d'état couvrant tout le système de décisions politiques, soit dans un régime de pluralité d'Etats se distribuant la terre, soit dans le régime apparemment beaucoup plus simple, d'un gouvernement unique de la planète ? Rien n'empêche aujourd'hui d'y penser. Nous pouvons rêver à un temps ou une machine à gouverner viendrait suppléer – pour le bien ou pour le mal, qui sait ? – l'insuffisance aujourd'hui patente des têtes et des appareils coutumiers de la politique.

Toutefois les réalités humaines sont des réalités qui ne souffrent point la détermination ponctuelle et certaines, comme c'est le cas pour les données chiffrées du calcul, mais seulement la détermination des valeurs probables. Toute machine à traiter des processus humains et des problèmes qu'ils posent devra ainsi

adopter le style de la pensée probabiliste au lieu des schémas exacts de la pensée déterministe, celle qui est à l'oeuvre par exemple dans les actuelles machines à calcul. Cela complique beaucoup les choses mais cela ne les rend pas impossibles: la machine à prévision qui guide l'efficacité d'un tir de D.C.A. en est une preuve. Théoriquement donc la prévision n'est pas impossible. Ni non plus la détermination au moins entre certaines limites, de la décision la plus favorable: la possibilité des machines à jouer, telle la machine à jouer aux échecs, suffit à l'établir. Car les processus humains qui font l'objet du gouvernement sont assimilables à des jeux au sens où von Neumann les a étudiés mathématiquement, seulement à des jeux incomplètement réglés, jeux en outre à assez grand nombre de meneurs et à données assez multiples. La machine à gouverner définirait alors l'Etat comme le meneur le plus avisé sur chaque plan particulier, et comme l'unique coordinateur suprême de toutes les décisions partielles. Privilèges énormes qui, s'ils étaient scientifiquement acquis, permettraient à l'Etat d'acculer en toutes circonstances tout joueur au “jeu de l'homme” autre que lui à ce dilemme: ou bien la ruine quasi immédiate, ou bien la coopération suivant le plan. Et cela rien qu'en jouant le jeu, sans violence étrangère. Les amateurs de “meilleur des mondes” ont bien de quoi rêver…

En dépit de tout ceci, heureusement peut-être, la machine à gouverner n'est pas tout à fait pour un très proche demain. Car entre les problèmes très sérieux que pose encore le volume de l'information à recueillir et à traiter rapidement, les problèmes de la stabilité de la prévision sont encore au delà de ce que nous pouvons songer sérieusement à dominer. Car les processus humains sont assimilables à des jeux à régies incomplètement définies et surtout fonction elles-mêmes du temps. La variation des règles dépend tant de la matérialité effective des situations engendrées par le jeu lui-même que du système des réactions psychologiques des partenaires devant les résultats obtenus à chaque instant. Elle peut être des plus rapides. Un assez bon exemple de ceci semble être donné par l'aventure arrivée au système Gallup lors de la récente élection de M. Truman. Tout ceci tend non seulement à compliquer considérablement le degré des facteurs qui influent sur la prévision, mais à rendre peut-être radicalement infructueuse la manipulation mécanique des situations humaines. Autant qu'on en puisse juger deux conditions seules peuvent assurer ici la stabilisation au sens mathématique du

terme: une suffisante inconscience de la masse des partenaires, exploitée alors par les joueurs avertis, qui peuvent du reste organiser un dispositif de paralysie de la conscience des masses; ou alors une suffisante bonne volonté de s'en remettre à un ou quelques meneurs de jeu, arbitrairement privilégiés en vue de la stabilité de la partie. Dure leçon des froides mathématiques, mais qui éclaire de quelque manière l'aventure de notre siècle, hésitant entre une turbulence indéfinie des affaires humaines et le surgissement d'un prodigieux Léviathan politique. Celui de Hobbes n'était du reste qu'agréable plaisanterie. Nous risquons aujourd'hui une énorme cité mondiale où l'injustice primitive délibérée et consciente d'elle-même serait la seule condition possible d'un bonheur statistique des masses, monde se rendant pire que l'enfer à toute âme lucide.

Il ne serait peut être pas mauvais que les équipes présentement créatrices de la cybernétique adjoignent à leurs techniciens venus de tous les horizons de la science quelques anthropologues sérieux et peut-être un philosophe curieux de ces matières.

Dominique Dubarle
Article du journal *Le Monde* du 28 décembre 1948.

2.

Appel de Heidelberg

1er juin 1992

Nous, soussignés, membres de la communauté scientifique et intellectuelle internationale, partageons les objectifs du Sommet de la Terre qui se tiendra à Rio de Janeiro (Brésil) sous les auspices des Nations Unies et adhérons aux principes de la présente déclaration.

Nous exprimons la volonté de contribuer pleinement à la préservation de notre héritage commun, la Terre.

Toutefois, nous nous inquiétons d'assister, à l'aube du XXIe siècle, à l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social.

Nous affirmons que l'état de nature, parfois idéalisé par des mouvements qui ont tendance à se référer au passé, n'existe pas et n'a probablement jamais existé depuis l'apparition de l'homme dans la biosphère, dans la mesure où l'humanité a toujours progressé en mettant la nature à son service, et non l'inverse.

Nous adhérons totalement aux objectifs d'une écologie scientifique axée sur la prise en compte, le contrôle et la préservation des ressources naturelles.

Toutefois, nous demandons formellement par le présent appel que cette prise en compte, ce contrôle et cette préservation soient fondée sur des critères scientifiques et non sur des préjugés irrationnels.

Nous soulignons que nombre d'activités humaines essentielles nécessitent la manipulation de substances dangereuses ou s'exerçant à proximité de ces substances, et que le progrès et le développement reposent depuis toujours sur une maîtrise grandissante de ces éléments hostiles, pour le bien de l'humanité.

Nous considérons par conséquent que l'écologie scientifique n'est rien d'autre que le prolongement de ce progrès constant vers des conditions de vie meilleures pour les générations futures.

Notre intention est d'affirmer la responsabilité de la science envers la société dans son ensemble.

Cependant, nous mettons en garde les autorités responsables du destin de notre planète contre toute décision qui s'appuierait sur des arguments pseudo-scientifiques ou sur des données fausses ou inappropriées.

Nous attirons l'attention de tous sur l'absolue nécessité d'aider les pays pauvres à atteindre un niveau de développement durable et en harmonie avec celui du reste de la planète, de les protéger contre des nuisances provenant des nations développées et d'éviter de les enfermer dans un réseau d'obligations irréalistes qui compromettrait à la fois leur indépendance et leur dignité.

Les plus grands maux qui menacent notre planète sont l'ignorance et l'oppression et non pas la science, la technologie et l'industrie dont les instruments, dans la mesure où ils sont gérés de façon adéquate, sont des outils indispensables qui permettront à l'humanité de venir à bout, par elle-même et pour elle-même de fléaux tels que la surpopulation, la faim et les pandémies.

Parmi les 264 premiers signataires :

Henri ATLAN, professeur en médecine nucléaire, France.
Marc AUGE, anthropologue, France.
Raymond BARRE, ancien premier ministre, France.
Jacques BARROT, ancien ministre, France.
Alain BOMBART, océanographe, France.
Pierre BOURDIEU, sociologue, France.
François DAGOGNET, philosophe, France.
Umberto ECO, écrivain, Italie.
Marc FUMAROLI, historien, France.
Pierre-Gilles de GENNES, prix Nobel de physique, France.
Eugène IONESCO, écrivain, France.
Philippe KOURILSKY, Institut Pasteur, France.
Henri LABORIT, pharmacologue, France.

Hervé LE BRAS, démographe, France.
Jean-Marie LEHN, prix Nobel de chimie, France.
Michel MAFFESOLI, sociologue, France.
Jean-Claude PECKER, astrophysicien, France.
Ilya PRIGOGINE, prix Nobel de chimie, Belgique.
Jacques RUFFIE, Académie de Médecine, France.
Michel SALOMON, directeur de “Projections”, France.
Evry SCHATZMAN, astrophysicien, France.
Lionel STOLERU, économiste, France.
Haroun TAZIEFF, vulcanologue, France.
Maurice TUBIANA, cancérologue, France.
Elie WIESEL, prix Nobel de la Paix, Etat-Unis.

D’après la liste complète publié dans le journal *Le Figaro* du 1er juin 1992.

3.

Commentaire de Cornelius Castoriadis

Suite à l'appel d'Heidelberg, voici la réaction de Cornelius Castoriadis au micro de France Culture *le 19 juin 1992.*

Quand on a des réactions au mouvement écologiste comme le manifeste Heidelberg qui a été signé et diffusé à la veille de la conférence de Rio par 150 intellectuels parmi lesquels 52 prix Nobel, ce manifeste est relativement ignominieux dans son hypocrisie ! Tout le monde est d'accord pour l'écologie scientifique à condition qu'on sache ce qu'on veut dire. Mais ces prix Nobel, ce sont des gens de 1850, ce sont des scientistes !… Ils croient que la science a réponse à tout, ils disent que la science ne crée jamais de problèmes… Ils sont dans une vue primitive et naïve de la chose parce qu'ils sont dans l'ancienne vue que ce n'est pas le couteau qui tue mais c'est le meurtrier ! Or c'était vrai du temps des couteaux, ce n'est plus vrai du temps des bombes à hydrogène !

Nous vivons dans une société où il y a une domination de plus en plus ouverte de la technoscience qui suit son propre cours. Et que l'on nous dise « mais vous pouvez choisir ceci ou cela », c'est une ânerie ! Parce que nous ne pouvons rien choisir : voyez tout ce qui s'est passé avec l'insémination artificielle, les grossesses *in vitro*, pourquoi Testard a laissé tombé, etc. Dès qu'il est possible de faire une chose scientifiquement et techniquement, on la fait ! On ne se demande pas si elle est bonne ou mauvaise. Et ce sont ces prix Nobel qui la font… sans qu'il y ait un cadre de loi, sans qu'il y ait un besoin correspondant ! On fait la chose et après on va créer un besoin, c'est ce qui se passe en réalité !

Alors ces messieurs qui disent : la science va résoudre tous les problèmes, c'est complètement absurde ! Parce que la science ne peut pas résoudre le problème des fins, des buts, des finalités… La science peut dire : si vous voulez détruire la planète, je vous donne les moyens. Si vous voulez sauver la planète, je peux vous dire ceci et cela. Mais elle ne peut pas sauver la planète ! Il faut une décision politique qui implique toute une série de choses, et par exemple

implique l'abandon de cette course effrénée vers la consommation plus grande et vers une puissance technique plus grande.

Et puis ils critiquent l'idéologie écologiste, mais ils ne critiquent pas les autres idéologies les prix Nobel ! Que je sache, ils étaient complètement muets quand il y avait Hitler et Staline, si tant est que beaucoup parmi eux ne collaboraient pas avec l'un ou l'autre ! Ils parlent du contrôle de la population, ils ne disent pas un mot de l'Église catholique ! A Rio il n'est pas question du contrôle démographique et de l'explosion démographique. Pourquoi ? Parce qu'il y a un veto de l'Église catholique, parce que Dieu a dit « croissez et multipliez ». […]

Ce manifeste est tout à fait caractéristique. C'est pour ça où il y a des fois aussi où je vous dis que je suis d'humeur sinistre !… Si 52 prix Nobel sont capables de dire des âneries pareilles, de faire preuve d'un aveuglement pareil où d'ailleurs leurs motivations intéressées sont transparentes… Ces messieurs, ils vivent, ont un laboratoire, ils doivent être financés, la société consacre des ressources à financer ces recherches plutôt qu'autre chose, n'est ce pas ?

Ce qu'il n'y a surtout pas dans ce manifeste, c'est ce que les Grecs appelaient la *phronésis*, c'est le fait que sans que ce soit scientifique vous êtes prudent, vous savez ce que vous faites, vous voyez où est-ce que vous mettez vos pieds. Or ce que la science actuellement ne fait pas, c'est regarder où est-ce qu'elle met ses pieds. Le génie génétique personne ne sait ce que ça peut donner, c'est comme les balais dans l'histoire de l'apprenti sorcier, parce que l'apprenti a commencé à utiliser certaines formules magiques sans connaître les autres formules qui arrêtent la chose.

Or ces messieurs n'ont aucune envie d'arrêter, ils n'ont aucune prudence, ils croient que la science répond à tout, ce qui est aberrant. La science n'a pas de réponse politique et heureusement, parce que sinon la réponse serait claire : il faut instaurer une dictature des scientifiques puisque c'est eux qui ont les réponses… il n'y a pas de place pour une démocratie quelconque ; qu'est-ce que ça veut dire laisser les ignorants décider alors qu'il y a des scientifiques qui grâce à leur science ont des réponses scientifiques aux problèmes politiques ?

Mais c'est une monstruosité ! Voilà…

Cornelius Castoriadis

4.

Savantes colères

Des scientifiques se mobilisent contre « l'écologisme irrationnel »

Le feu couvait sous la cendre depuis 1989. L'année avait commencé par une couverture de l'hebdomadaire américain *Time* déclarant la planète Terre « homme de l'année ». Allons bon, se dit alors la communauté scientifique, voilà que les théories fumeuses du physicien britannique James Lovelock – la Terre est un être vivant, que l'on appelle Gaïa – gagnent la grande presse ! Même le philosophe Michel Serres est tombé dans le panneau : dans son *Contrat naturel*, le tremblement de terre de Californie lui apparaît comme un sursaut de la Terre-Mère. On en revient à la Déméter des Anciens…

En France, ce sont les résultats électoraux qui jettent l'alarme. En 1992 comme en 1989, l'écologie politique fait une percée spectaculaire. Emoi du monde politique, bien sûr, mais aussi des milieux scientifiques, qui vivent mal la montée d'une idéologie qui leur échappe, tout en ayant des prétentions et même des militants scientifiques. Les écologistes se gargarisent de pluies acides, de PCB, d'effet de serre, de couche d'ozone, toutes notions qui font appel à la connaissance – ou à l'ignorance – scientifique.

Des hommes de science pourtant opposés, comme Haroun Tazieff et Claude Allègre, se rejoignent pour fustiger ceux qui annoncent à tout propos la fin du monde. Les succès de l'écologie politique, fondés sur des mouvements d'opinion jugés irrationnels, inquiètent ceux dont le métier est de pratiquer le doute méthodique et la rigueur du raisonnement.

Au lendemain des élection régionales de mars, les accusations fusent de partout contre le « terrorisme écologique ». Sous l'impulsion de la journaliste Luce Perrot, productrice de télévision et agent d'édition, un premier comité de résistance se crée début avril sous le nom de « Comité de réflexion pour un écologisme démocratique » ou CRED.

On y trouve aussi bien des philosophes (Luc Ferry, Blandine Kriegel, Julia Kristeva, Michel Onfray) qu'un historien (Alexandre Adler), un écrivain (Pascal Bruckner), un démographe (Hervé Le Bras), un géographe (Yves Lacoste), un politologue (René Rémond), un physicien (Ichtiaque Rasool) et un volcanologue (Haroun Tazief). Une sorte de comité des intellectuels contre le lobby vert, assorti d'un prestigieux comité de soutien dont Alain Minc et quatre Prix Nobel (Maurice Allais, Pierre-Gilles de Gennes, Louis Néel et Ilya Prigogine).

Que dénonce ce comité ? Un écologisme qui, selon lui, présente de très inquiétants symptômes. Tout d'abord, « une dérive fondamentaliste qui transforme l'écologie en dogme, en nouvelle religion ». Ensuite, des « ambiguïtés politiques » qui vont du gauchisme le plus échevelé – péché véniel – à des théories naturalistes qui évoquent le nazisme, ce qui est plus grave. « La pureté est un thème dangereux, explique Yves Lacoste. Pour les écolo-nationalistes russes du groupe Pamiat, les juifs sont impurs… » L'universitaire, qui enseigne l'écologie dans son unité de géographie, reconnaît toutefois qu'il s'agit de « dérapages » au sein d'une « réflexion écologique positive ». D'autres, qui ont été bien relayés dans la presse économique, soulignent « l'irréalisme économique » des écologistes, qui préfèrent « voir mourir une région plutôt que d'accepter un bout d'autoroute ». Et puis, il y a ce que le comité appelle généreusement des « approximations scientifiques », contre lesquelles, précisément, il a recruté ses Prix Nobels.

Le carnet du docteur Salomon

Au même moment, un autre journaliste, le docteur Michel Salomon, monte aussi au créneau de la science outragée. Intellectuel dilettante et baroudeur, il a été médecin militaire en Indochine (« J'ai appris la dermatologie et la vénérologie sur le tas, avec les légionnaires »), grand reporter à *L'Express* et conseiller de presse de Roberto Holden, l'homme qui combattait les maquisards communistes du MPLA en Angola.

De retour en France, il se range dans la presse professionnelle médicale, d'abord pour le compte des laboratoires Roussel, puis pour la firme pharmaceutique américaine Stirling-Winthrop. Les laboratoires lui laissent carte blanche pour éditer, trois ou quatre

fois par an, des numéros à thèmes, qui sont souvent la publication des communications prononcées lors des séminaires qu'il organise.

Grâce à ses activités passées variées, grâce aussi à sa jovialité communicative, le docteur Salomon possède un beau carnet d'adresses, qui lui permet de trouver facilement ses auteurs. Des auteurs prestigieux : grands chirurgiens, professeurs de médecine réputés, universitaires bardés de diplômes. Parfois aussi un académicien (Eugène Ionesco) ou un ancien premier ministre (Raymond Barre), Et des Prix Nobel à la pelle. Sa revue *Projection*, sous-titrée « la santé au futur », offre des débats de haute tenue et une réflexion toujours riche. L'unique parrain (Stirling-Winthrop) y est d'une discrétion remarquable.

Au lendemain des élections de mars, et à deux mois du « grand cirque de Rio », le docteur Salomon propose à ses amis d'organiser un séminaire scientifique dans une ville universitaire de renom, Oxford, Cambridge, Tübingen ou Heidelberg. Ce sera Heidelberg, grâce aux encouragements du docteur Harald zur Hausen, directeur de l'Institut de recherches sur le cancer de cette ville, et de Manfred Eigen, président de l'Institut Max Planck de Göttingen.

Thème retenu : la gestion des substances dangereuses. Mais le thème n'est qu'un prétexte. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est la rédaction d'un manifeste contre « l'écologisme irrationnel », qu'il a l'intention de rendre public le 5 juin à Rio-de-Janeiro, en plein Sommet de la Terre. Il le fait donc circuler en même temps que les invitations à Heidelberg, et obtient les premières signatures dès avant la réunion fixée au 14 avril.

Pour donner tout le lustre souhaitable à son séminaire, le docteur Salomon appelle son ami André Lichnerowicz, qui est président de l'Institut mondial de la science (IMS), un club d'une soixantaine de savants – dont quinze Prix Nobel – constitué il y a seulement trois ans. Le président d'honneur en est Elie Wiesel, Prix Nobel de la Paix, et son siège est officiellement fixé à Bruxelles.

Le Club de l'IMS

Le contact s'établit alors entre l'IMS, caution morale, et l'Institut Max Planck de Heidelberg qui accueillera les congressistes. Pour le financement, pas de problème : le docteur Salomon est trop bien introduit auprès de l'industrie pharmaceutique et de la chimie fine

pour ne pas trouver en un clin d'œil les quelques 200 000 francs nécessaires.

Et c'est ainsi que se retrouvent à Heidelberg, le 14 avril, cinquante-six experts en médecine, pharmacie, chimie et physique, venus de toute l'Europe (Allemagne et France surtout). Parmi eux, deux Prix Nobel : Manfred Eigen (chimie) et Rita Levi-Montalcini (médecine). Jean-marie Lehn, Prix Nobel français de chimie, n'a pas pu se rendre au séminaire, mais il a « immédiatement donné [son] accord à la proposition de texte » du docteur Salomon, qu'il considère comme un « appel à la raison ».

Après le déjeuner, les congressistes d'Heidelberg passent à l'examen du texte de l'appel, qui est naturellement épluché, remanié, débarrassé d'allusions jugées déplacées, comme par exemple la référence à la surpopulation du globe à laquelle tenait Henri Atlan. Et l'on se sépare avec la conviction d'avoir, sinon œuvré pour la science, du moins contribué à ramener les grands de ce monde à la raison. Le secrétaire général de l'IMS, le biologiste Louis Albou, propose que l'appel soit lu à la tribune du congrès des scientifiques réunis à Rio avant le sommet, le 1er juin, afin de lui donner plus de retentissement que dans un couloir d'hôtel.

De retour à Paris, le docteur Salomon rappelle le ban et l'arrière ban de ses auteurs, « contributeurs », amis et connaissances, afin d'étoffer la liste des cinquante premiers signataires. Puis il prend contact avec la presse pour proposer l'appel de Heidelberg en exclusivité, avec embargo jusqu'au 1er juin.

L'appel, signé par quelques deux cents scientifiques et intellectuels du monde entier – dont soixante Prix Nobel – sera donc lu le 1er juin à la tribune de l'université de Rio par José Israël Vargas, un chimiste vice-président de l'académie des sciences du Brésil. Il émeut quelque peu la centaine de scientifiques alors réunis à Rio en marge du Sommet de la Terre, car ils ont la désagréable impression d'être pris à contre-pied. Apaisant, le ministre français de la recherche, Hubert Curien, se contente de plaider pour une meilleure communication de la science. En Europe en revanche, la mise en scène médiatique confère instantanément à l'appel de Heidelberg un caractère de document « historique ».

Des questions se posent, inévitablement, sur l'origine réelle de l'initiative du docteur Salomon. Lancer un appel à la raison au moment même où les politiques débattent des mesures à prendre

pour préserver la biodiversité et lutter contre l'effet de serre, c'est-à-dire les deux conventions qui heurtent le plus les laboratoires pharmaceutiques et les industriels, c'est évidemment une curieuse coïncidence. Quant à la façon de contacter la presse, notamment par des intermédiaires appartenant à l'Association française de l'amiante, elle fait plus qu'intriguer.

Les membres de l'IMS n'ont cure de ces soupçons. « Salomon s'est servi de nous, mais qu'importe : c'était aussi notre message », explique Louis Albou, qui refuse d'envisager que « soixante Nobel puissent être complices de petites magouilles ». « Quand un texte me plait, je signe, dit Jean-Marie Lehn. Les industriels n'ont rien à voir là-dedans. Les intérêts, il y en a des deux côtés. Les biotechnologies, en Europe, sont menacées par des campagnes que je réprouve. Je suis pour que l'on se serve de ce que l'on sait. » Membre du CRED et de l'IMS, le démographe Hervé Le Bras, qui était à Heidelberg, considère de son devoir de lutter contre « l'écologisme, paraphrase dogmatique de la science, comme l'astrologie pour l'astronomie ».

L'appel de Heidelberg est donc le résultat de trois éléments distincts : la montée de l'écologie politique, qui hérisse une bonne partie de la communauté scientifique, la proximité de Rio (« une foire où les politiques vont brader la recherche ») et la présence du docteur Salomon, incontournable intermédiaire « situé à l'interface de la recherche et de l'industrie ». Survenant à un moment où le ras-le-bol des scientifiques « contre les gourous et les charlatans » est à son comble, cela donne un manifeste aux relents naïvement scientistes, qui somme les politiques de ne rien faire sans consulter les savants, ces hommes de raison.

Au 15 juin, 455 personnes avaient signé le texte – dont 62 prix Nobel – émanant de 33 pays différents. « Je suis le premier surpris par le succès de cet appel », dit le Docteur Salomon.

Roger Cans, journaliste.

Article du journal *Le Monde* du 19 juin 1992.

5.

Jean-Marc Lévy-Leblond

Le pavé de Heidelberg

L'appel de Heidelberg, adressé par plusieurs centaines de scientifiques aux chefs d'État et de gouvernement réunis à Rio en juin 1992, a fait couler beaucoup, d'encre, et suscité de vives polémiques. Une première lecture laisserait pourtant croire à de louables, quoique banales, déclarations d'intention :

> « Nous exprimons la volonté de contribuer pleinement à la préservation de notre héritage commun, la Terre » (bravo !) ; « Nous adhérons totalement aux objectifs d'une écologie scientifique, axée sur la prise en compte, le contrôle et la préservation des ressources naturelles » (très bien !) ; « Notre intention est d'affirmer la responsabilité et les devoirs de la Science envers la Société dans son ensemble » (chapeau !) ; « Nous attirons l'attention de tous sur l'absolue nécessité d'aider les pays pauvres à atteindre un niveau de développement durable et en harmonie avec celui du reste de la planète, de les protéger contre des nuisances provenant des nations développées et d'éviter de les enfermer dans un réseau d'obligations irréalistes qui compromettait à la fois leur indépendance et leur dignité » (excellent !).

Rien là de très original, mais enfin, mieux vaut tard que jamais, et sachons gré à l'establishment scientifique de se pencher sur le sort du monde.

Nombre de commentateurs pourtant ont relevé déjà que l'essentiel de ce texte se trouve dans les multiples réserves et réticences qu'il formule lui- même sur ses énoncés généraux. Les trois premières citations rappelées ci-dessus sont en effet suivies respectivement des trois phrases clés suivantes :

> « *Toutefois,* nous nous inquiétons d'assister, à l'aube du XXIe siècle, à l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social » ; « *Toutefois*, nous demandons formellement par le présent appel que cette prise en compte, ce contrôle et cette préservation

soient fondés sur des critères scientifiques et non sur des préjugés irrationnels » ; « *Cependant*, nous mettons en garde les autorités responsables du destin de notre planète contre toute décision qui s'appuierait sur des arguments pseudo-scientifiques ou sur des données fausses ou inappropriées. »

« A l'aube du XXIe siècle », vraiment ? On se croirait plutôt au crépuscule du XIXe siècle.

Comment peut-on aujourd'hui prétendre qu'« *émerge* une idéologie irrationnelle » ? Comme si la question de la rationalité n'était pas posée dès les débuts de la civilisation moderne ; comme si le champ politique n'avait pas connu, dans un passé récent, bien d'autres idéologies irrationnelles qu'un certain écologisme extrémiste et minoritaire – et qui n'ont pas toujours, loin s'en faut, suscité de nobles indignations dans les milieux scientifiques ; comme si toute idéologie n'était pas irrationnelle, à commencer par le scientisme !

Comment peut-on aujourd'hui identifier progrès scientifique et progrès industriel, et les considérer comme la source du développement économique et social ? Comme si bien des cultures non occidentales n'avaient pas fait la preuve de leurs capacités scientifiques avant toute industrialisation ; comme si le problème fondamental aujourd'hui [4] n'était pas justement d'assurer un « développement » économique et social à toute l'humanité *malgré* un « progrès » industriel inégalitaire (on remarquera au passage que le bon sens et la générosité auraient dû conduire à inverser les termes et à parler de développement industriel et de progrès social – on appréciera à cette aune terminologique l'échelle des valeurs qui sous-tend le texte de l'appel).

Comment peut-on aujourd'hui appeler au respect des «critères scientifiques» contre des « préjugés irrationnels» ou des «arguments pseudo-scientifiques » ? Comme si l'essentiel des débats du moment – ceux-là mêmes qui ont motivé la conférence de Rio – ne tenait pas, précisément, à la difficulté extrême, voire à l'impossibilité, désormais, de tracer une ligne de démarcation claire ; comme si, justement, les questions clés – celle du taux et de l'origine des pollutions, celle de l'ampleur du trou d'ozone, celle de l'importance des modifications climatiques d'origine humaine (effet de serre) – ne faisaient pas l'objet d'un remarquable *dissensus* scientifique entre chercheurs aux thèses opposées; comme si, enfin, les dirigeants politiques (que cet appel a manifestement à la fois

amusés et embarrassés…) n'étaient pas acculés à reconnaître l'impossibilité de décisions scientifiquement fondées en des domaines où l'urgence et l'importance des problèmes ne permettent plus à l'expertise technique de fournir des réponses assurées, faute de temps et, sans doute également, de moyens matériels, mais aussi intellectuels.

On ne saurait pourtant faire une lecture purement théorique de l'appel de Heidelberg, et le contexte politique s'est vite chargé d'en expliquer le sens pratique. Relevons quelques faits d'actualité pertinents choisis parmi bien d'autres. Ainsi, le 15 juin 1992, au même moment donc, paraissait, on l'a vu, dans la presse française un autre appel, signé par vingt-cinq biologistes, dont une bonne moitié de signataires de l'appel de Heidelberg, s'élevant contre certaines dispositions d'un projet de loi sur « le contrôle de l'utilisation et la dissémination des organismes génétiquement modifiés ». L'Assemblée nationale, en première lecture, avait adopté un amendement soumettant à enquête publique préalable l'autorisation d'installations nouvelles de génie génétique. C'est contre cette procédure que les chercheurs s'insurgeaient, arguant qu'elle allait « freiner l'innovation et le progrès médical » – alors que cette législation restait bien en deçà de ce qui est imposé dans nombre d'autres pays européens. Le Sénat allait entendre le message du lobby scientifique et, malgré la contre-offensive de diverses associations de défense de l'environnement, remplacer l'enquête préalable par la transparence *a posteriori*… « à l'exclusion de toute information couverte par le secret industriel et commercial, ou dont la divulgation pourrait porter préjudice aux intérêts de l'exploitant » ! L'Assemblée entérinait en seconde lecture cette cynique mascarade de contrôle public – considérant, selon son rapporteur quelque peu désabusé, qu'il ne s'agissait que d'« un premier pas vers l'instauration d'un véritable dialogue entre la communauté scientifique et la population » ; un premier pas, à vrai dire, dans une direction bien inquiétante.

Quelques nouvelles de l'étranger, choisies parmi bien d'autres, éclaireront aussi les enjeux de l'appel de Heidelberg. Par exemple, dans une lettre adressée le 9 juin 1992 à George Bush, président des États-Unis, G. Kirk Raab, PDG de Genentech, l'une des firmes américaines majeures de la biotechnologie, remercie le président des États-Unis pour avoir refusé de signer à Rio le traité de protection de la biodiversité. Ce traité, qui prévoit le droit pour

chaque nation de contrôler l'accès à ses propres ressources génétiques et celui de toucher une part des bénéfices découlant de leur éventuel usage, inquiétait fort l'industrie biopharmaceutique qui y voit une menace contre « la sauvegarde des droits de propriété industrielle et le respect des contraintes économiques ». Une autre information, passée quelque peu inaperçue : en juin 1992 toujours, la nouvelle Yougoslavie (Serbie et Monténégro) se dotait d'un nouveau Premier ministre. Le président national-communiste Slobodan Milosevic avait choisi Milan Panic, PDG de la firme américaine ICN Pharmaceuticals, de Costa Mesa, Californie. Ce multimillionnaire avait pourtant eu maille à partir avec l'administration américaine pour diverses publicités pharmaceutiques mensongères et comportements commerciaux douteux.

Reste à expliquer la surprenante extension du spectre des signataires de l'appel de Heidelberg. Il vaut la peine, d'abord, de relever, à titre d'exemples pittoresques mais révélateurs, certaines signatures.

C'est ainsi qu'on y trouve, alliés à d'intransigeants membres de l'Union rationaliste pour dénoncer une « idéologie irrationnelle », plusieurs membres de l'Académie pontificale, qui relève du Vatican, ainsi qu'un grand dramaturge français dont le théâtre semblait illustrer l'absurdité plutôt que la rationalité humaine… On y voit, signant un appel aux (autres ?) dirigeants politiques, un ancien Premier ministre et quelques ministres français… On y repère les directeurs des laboratoires des parfums Christian Dior, dont chacun sait la contribution à la résolution des problèmes du sous-développement (les dirigeants des grands laboratoires pharmaceutiques qui ont encouragé et financé l'appel se sont plus discrètement abstenus de le signer)… On y remarque côte à côte deux éminents géophysiciens français, tous deux bien connus des médias pour leurs affrontements scientifiques et juridiques, et qui ne manquent pas une occasion d'affirmer leurs désaccords, qu'il s'agisse des risques sismiques ou du trou d'ozone, mais d'accord ici pour réclamer des décisions scientifiquement fondées… On notera enfin, dans le rôle des carabiniers, l'appui *a posteriori* des communistes : « Si l'appel avait été proposé aux scientifiques communistes, nul doute qu'ils l'auraient signé. La lutte pour la science au profit [sic !] du progrès fait partie de l'identité des communistes », écrit un membre du comité central du PCF.

Le cynisme d'une minorité, la naïveté de la majorité ne suffisent pourtant pas à expliquer le surprenant unanimisme des signataires de l'appel de Heidelberg. À la vérité, comme toute union sacrée, celle-ci est fondée sur la peur. Il faut y voir l'expression – rationnelle ou pas ? – du désarroi de la collectivité scientifique – ou plutôt de ses dirigeants – devant la mutation accélérée de la nature et du statut de la science, désormais devenue *technoscience*, chaque jour davantage mercantilisée et industrialisée. La plupart des chercheurs constatent alors, sans en comprendre les raisons, que devient dérisoire leur rêve d'un savoir objectif et positif, à la fois intéressant pour eux et utile à l'humanité entière. Ils se retrouvent face à des problèmes dont la complexité technique même les met en échec et dont les enjeux sociopolitiques les dépassent. Leur profession, leurs institutions leur échappent de plus en plus, soumises qu'elles sont à la régulation du politique et aux contraintes de l'économique. Plutôt que de reconnaître la source de ces transformations dans la nature même du système dont ils vivent, ils préfèrent alors se créer un adversaire fantasmatique, cet « irrationalisme écologique » mythifié. Le rejet de la menace sur un ennemi extérieur imaginaire est évidemment une constante de toute communauté humaine en crise d'identité et de projet.

L'appel de Heidelberg aura au moins eu le mérite de mettre au jour la profondeur de cette crise. La diversité des réactions qu'il a soulevées montre aussi l'existence, de bon augure pour la suite du débat, de sérieuses lignes de fracture dans les milieux scientifiques. Le pavé que voulaient jeter les initiateurs de l'appel dans la mare écologique, lancé avec tant de maladresse, ne pouvait que retomber dans le marais scientifique.

Jean-Marc Lévy-Leblond,
physicien, professeur à l'université de Nice,
directeur de la revue *Alliage (culture, science, technique)*,
dirige les collections *Science ouverte* et *Points* (série sciences)
aux éditions du Seuil.

Article publié dans *Le Monde diplomatique*, août 1992.

6.

L'appel d'Heidelberg, une initiative fumeuse

Par son ampleur, par le nombre et le prestige des personnalités enrôlées à leur insu, par l'effet qu'elle a eu dans la structuration du débat public, c'est sans doute l'une des plus brillantes opérations de communication jamais menées. Qu'on en juge : des dizaines de Prix Nobel de toutes disciplines (Hans Bethe, Linus Pauling, Ilya Prigogine, Jean-Marie Lehn, Pierre-Gilles de Gennes, Elie Wiesel, etc.) aux côtés de centaines de scientifiques de premier plan, de médecins, d'intellectuels ou d'écrivains (Pierre Bourdieu, Hervé Le Bras, Marc Fumaroli, Eugène Ionesco, etc.) signant dans un même élan un appel solennel « aux chefs d'Etat et de gouvernement ».

Le 1er juin 1992, ce texte-massue est rendu public à la veille de l'ouverture du Sommet de la Terre à Rio (Brésil). C'est l'appel d'Heidelberg. Sitôt rendu public, il fait couler des tombereaux d'encre : il est présenté comme une grave mise en garde des "savants", enjoignant les dirigeants réunis à Rio à la plus grande méfiance face aux défenseurs de l'environnement animés par une « idéologie irrationnelle qui s'oppose au développement scientifique et industriel ».

"Pseudo-sciences"

La présentation et la médiatisation du texte – bien plus que son contenu *stricto sensu* – ont à l'évidence pour objectif de ramener les préoccupations environnementales et les sciences de l'environnement, qui émergent à Rio, à des "pseudo-sciences". « Des scientifiques s'inquiètent du tout-écologie », titre *Le Figaro*. « Rio contre Heidelberg », ajoute *Le Monde*. « Rio : faut-il brûler les écologistes ? », s'interroge *Libération* à sa "une". Initiative spontanée de la communauté scientifique ? L'appel d'Heidelberg est en réalité le résultat d'une campagne habilement orchestrée par un cabinet de lobbying parisien lié de près aux industriels de l'amiante et du tabac…

Le premier indice est un mémo confidentiel de Philip Morris, daté du 23 mars 1993 et rendu public dans le cadre d'une action en justice contre le cigarettier. La note interne présente l'appel d'Heidelberg, se félicitant qu'il « a maintenant été adopté par plus de 2 500 scientifiques, économistes et intellectuels, dont 70 Prix Nobel ».

A l'origine, l'industrie de l'amiante

A quoi tient l'existence de cette « coalition internationale de scientifiques basée à Paris » ? Le mémo de Philip Morris l'explique sans ambages : elle « a son origine dans l'industrie de l'amiante, mais elle est devenue un large mouvement indépendant en un peu moins d'un an ». « Nous sommes engagés aux côtés de cette coalition à travers la National Manufacturers Association française [Groupement des fournisseurs communautaires de cigarettes], mais nous restons discrets parce que des membres de la coalition s'inquiètent qu'on puisse faire un lien avec le tabac, ajoute la note de Philip Morris. Notre stratégie est de continuer à la soutenir discrètement et de l'aider à grandir, en taille et en crédibilité. »

Pourquoi soutenir l'appel d'Heidelberg ? Comment ? « Un nouvel organisme, le Centre international pour une écologie scientifique [ICSE, pour International Center for a Scientific Ecology], a été fondé, à Paris, comme une continuité de l'appel d'Heidelberg, pour fournir aux gouvernements du monde entier des opinions sur ce qui constitue une science environnementale solide, à propos de certains problèmes », explique la note. « Certains problèmes », mais surtout ceux qui concernent les industriels du tabac et de l'amiante…

L'ICSE est domicilié avenue de Messine, à Paris, dans les locaux d'un cabinet de conseil aux entreprises, Communications économiques et sociales (CES), et n'en est qu'une émanation. Or c'est précisément CES qui organise et supervise, en France, le lobbying des industriels de l'amiante entre 1982 et 1996. Un lobbying qui permettra de retarder à 1997 l'interdiction de la fibre cancérigène, qui devrait causer, selon l'Inserm, environ 100 000 morts prématurées entre 1995 et 2025…

Minimiser les risques

Pour promouvoir une « écologie scientifique », l'ICSE, cette « continuité » de l'appel d'Heidelberg, organise des conférences. La première se tient le 10 mai 1993, à Paris. Le thème est celui des

risques réels associés à la présence de cancérogènes à faible dose dans l'environnement : pesticides, fibres d'amiante, fumée ambiante de tabac… Mais les intervenants sont soigneusement choisis pour minimiser le plus possible ces risques. L'examen de documents internes de l'industrie du tabac – déclassifiés par la justice américaine depuis le début des années 2000 – montre que plus de la moitié des douze scientifiques intervenant ont des liens financiers avec l'industrie cigarettière américaine, soit à titre de consultant, soit par le biais de crédits de recherche. Les autres sont liés à d'autres secteurs… Quant au seul Français présent, c'est le toxicologue Etienne Fournier, membre de l'Académie nationale de médecine et… du Comité permanent amiante – un groupe informel désormais célèbre, mis sur pied par CES pour appuyer le lobbying en faveur de la fibre minérale.

L'inféodation des conférences de l'ICSE à l'industrie va bien au-delà du choix des intervenants. Un courrier confidentiel du 10 juin 1993, adressé par un cadre de Rothmans International à sa représentante en France, montre que les responsables de l'industrie cigarettière américaine ont eu accès à la version provisoire de la déclaration de consensus prise à l'issue de la conférence de l'ICSE à Paris. « La semaine dernière, Sophie Valtat, de l'ICSE, m'a envoyé la version provisoire du consensus, écrit ce cadre de Rothmans. Cela convient pour la plus grande part. Cependant, la deuxième phrase pourrait conduire à condamner l'ICSE pour dogmatisme… » Rothmans suggère ensuite un changement de formulation de la phrase contestée.

« Par déontologie, je l'ai refusé »

Le lien avec l'appel d'Heidelberg apparaît en toutes lettres dans les plaquettes de présentation de l'ICSE : « Notre but est de répondre à la requête de nombreux signataires de l'appel d'Heidelberg, dans l'objectif d'étendre son impact à l'examen de questions réelles, auxquelles est confrontée la communauté scientifique. » Le programme de la conférence de Paris est, de plus, annoncé comme ayant été préparé par « le docteur Michel Salomon, coordinateur de l'appel d'Heidelberg ». Comme le rapporte à l'époque la presse française, c'est en effet Michel Salomon, médecin et journaliste, éditeur de la revue *Projections*, qui réunit, en avril 1992 à Heidelberg (Allemagne), le petit noyau des premiers signataires de l'appel… Comment, avec les nombreuses et

prestigieuses cautions du célèbre appel, pouvait-on suspecter l'ICSE d'organiser des fausses conférences scientifiques sous la tutelle des industries du tabac et de l'amiante ?

Pourtant, dès avant la publication de l'appel, de premiers soupçons se font jour. « Avant mon départ pour Rio, un certain Marcel Valtat est venu me voir au journal pour me proposer l'exclusivité de l'appel d'Heidelberg », raconte le journaliste Roger Cans, alors chargé de l'environnement au journal *Le Monde*. Patron et fondateur de CES, Marcel Valtat est alors connu pour ses liens avec les industriels de la pharmacie et de l'amiante. « J'ai lu le texte et j'ai tout de suite soupçonné qu'il y avait des intérêts économiques derrière, poursuit Roger Cans. Par déontologie, je l'ai refusé. Je savais que, si *Le Monde* le publiait en exclusivité, on penserait qu'il en épousait le point de vue. C'est *Le Figaro* qui a finalement eu le "scoop"… » Bien sûr, l'écrasante majorité des signataires ignore tout de l'origine du texte et des motivations de ses commanditaires.

Jean-Pierre Hulot, ancien collaborateur de Marcel Valtat (décédé en 1993) et actuel PDG de CES, confirme au *Monde* que « l'appel d'Heidelberg est bien parti de CES ». « Michel Salomon travaillait en *free-lance* pour nous », ajoute M. Hulot, qui a été mis en examen en janvier 2012 pour son rôle au sein du Comité permanent amiante. Cependant, M. Hulot assure que le texte n'a pas été commandé par une ou plusieurs entreprises, et qu'il était une « initiative bénévole née après des discussions tenues avec des membres de l'Académie des sciences ». Quant à l'ICSE, poursuit-il, « cela partait d'une volonté de diversifier l'activité de CES et d'organiser des congrès scientifiques ». Des congrès dont les documents sont relus et amendés par les cigarettiers ? « Je ne suivais pas cela personnellement, je ne suis pas au courant », répond M. Hulot.

Stéphane Foucart, journaliste.

Article du journal *Le Monde* du 16 juin 2012.

Sommaire

Bertrand Louart
L'ennemi, c'est l'homme
Août 1993 1

Annexes

1.
Dominique Dubarle
Vers la machine à gouverner…
Décembre 1948 27

2.
Appel de Heidelberg
1er juin 1992 34

3.
Commentaire de Cornelius Castoriadis
19 juin 1992 37

4.
Roger Cans
Savantes colères
19 juin 1992 39

5.
Jean-Marc Lévy-Leblond
Le pavé de Heidelberg
août 1992 44

6.
Stéphane Foucart
L'appel d'Heidelberg, une initiative fumeuse
16 juin 2012 49

Textes disponibles sur le blog :

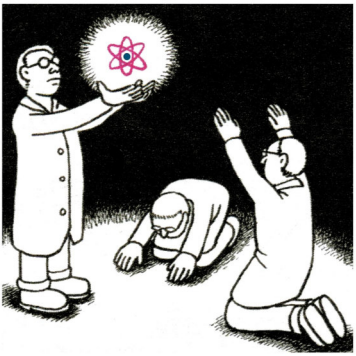
Et vous n'avez encore rien vu…

Critique de la technoscience et du scientisme

<http://sniadecky.wordpress.com/>

Bien évidement – on les aura reconnus – lorsque les scientifiques parlent des hommes, ils parlent d'eux-mêmes et de ce qu'ils sont devenus pour atteindre cette fameuse objectivité scientifique désincarnée qui considère la subjectivité humaine comme un obstacle pour l'acquisition des connaissances.

Mais la subjectivité qu'ils ont ainsi refoulé ne manque pas de resurgir involontairement par d'autres côtés : lorsqu'ils parlent des hommes tels que, selon eux, ils sont, ils ne font qu'y projeter leur propre "mauvais côté" refoulé ; lorsqu'ils parlent des hommes tels qu'ils voudraient qu'ils soient, ils y projettent leur prétendu "bon côté" totalement illusoire.



Prix Libre